

ÉQUATORIA

1 : LES GRANDES DÉCOUVERTES

Roman d'anticipation de Franck Sanse

Dédicaces à tous ceux qui m'ont un jour supporté, ceux qui continuent à me supporter aujourd'hui et les malheureux qui me supporteront demain !

CHAPITRE

LE MARATHON

FAUSTINE

LE MAÎTRE DU SAVOIR

FOURNAISE

LES COUREURS DU
CRÉPUSCULE

LES FUYARDS DE L'AUBE

LA LEÇON DE CHARLES

BORIS

SANTA CATALINA

LA LÉGENDE DE CABRERA

JASON

L'HOMMITIÈRE

STRATÉGIE D'ÉQUIPE

LUCINDA

AU COUDE À COUDE

LA VALLÉE DE LA MORT

LA RUCHE

L'ABANDON

NATIONALE 70

LE MIRACLE DE LA VIE

HALTE À MESA FORREST

LE RELAIS DE MÉRIDIAN

PRUDENCE

CÉLÉBRATION DE L'AUBE

PACTOLE !

À BON PORT !

LE CONSEIL

LE PACTE SECRET

JULIA

RÉVÉLATION

LA QUÊTE

LE GRAND DÉPART

Chapitres intermédiaires :

Cours d'Histoire Moderne D'Équatoria

Genèse d'ÉQUATORIA

Les actes fondateurs du peuple du Nord

La charte des peuples du nord

Calendrier chronologique du chaos

Avant-propos

Si la terre s'arrêtait de tourner...

Que se passerait-il vraiment ?

Pourrait-on survivre ?

Ce sont tous ces bouleversements qui m'ont intéressé aux premiers abords et l'impact sur notre mode de vie mais aussi sur la morphologie de la planète, celle-ci devenant une nouvelle terre. Vous trouverez des explications plus approfondies sur le site dédié au livre.

De par cette hypothèse, l'occasion m'était donnée de pouvoir aborder de nombreux thèmes liés à l'écologie et sur l'héritage que nous laisserons à nos enfants.

Alors que je perdais ma belle-mère, ma première lectrice, dans le concept de la durée d'une journée de six mois, je décidais de ne pas trop insister sur le côté « scientifique » de cette catastrophe, tout en gardant le côté le plus réaliste possible à l'univers de mes héros. Mais nous ne sommes pas non plus dans un guide pour la survie en milieu hostile, donc j'ai parfois été optimiste pour le confort de mon récit, après tout je suis dans un roman !

Je vous souhaite une bonne lecture de mon livre, en espérant que vous passerez un bon moment et que vous serez indulgent des fautes d'orthographe que j'ai oubliées !!!

Lavaur le 22 juillet 2018

LE MARATHON

Zori fixait l'horizon qui semblait onduler légèrement tel un lac sous l'effet d'une brise. Charles, le maître du savoir de sa tribu, lui avait expliqué que ce phénomène s'appelait un mirage et n'était que la résultante de l'action du soleil combiné avec une forte chaleur, ce qui provoquait cet effet d'optique.

Ce tour de magie de la nature l'avait toujours intrigué, lui valant même quelques mésaventures quand il avait décidé, plus jeune, d'approcher cette étendue d'eau, si mystérieuse et inaccessible.

Les membres de sa colonie l'avaient retrouvé quelques heures après, complètement déshydraté, à des kilomètres d'Antigua, le foyer de sa tribu. Une île des Antilles du monde d'avant, cernée autrefois par les océans, aujourd'hui encerclée par une mer de sable et de rochers. Une poche de la résistance humaine face à l'adversité du Chaos.

En flirtant ainsi avec la frontière du territoire interdit, un endroit irrespirable et aride précédant la chaîne montagneuse du sud dont on distinguait les reliefs au lointain, telle une barrière infranchissable autant par les hommes que pour les nuages, il avait mis sa vie en danger et celles des colons partis à sa recherche pour le secourir.

La punition infligée par Faustine, la chef de sa tribu, lui avait servi de leçon. Il fut cantonné tout un jour-an aux tâches domestiques, un calvaire pour lui qui aimait tant jouer à l'extérieur et profiter de l'air libre avant le retour de la longue nuit. S'il avait oublié la teneur du sermon accompagnant cette punition, il gardait en mémoire la vision de ses pieds tandis qu'il avait baissé la tête devant la voix forte et autoritaire de Faustine qui grondait à ses oreilles.

Plongé dans ce souvenir douloureux, cette même parole au ton puissant, toujours aussi impressionnante, ne lui donnait plus l'envie de se cacher sous un caillou, mais au contraire le ramena à la réalité de l'instant.

– Coureurs, êtes-vous prêt ? Clama Faustine à l'attention de toute la colonie qui s'était massée autour d'eux, pour assister au départ et les encourager dans leur terrible épreuve.

Zori baissa la tête, comme une victime de ce réflexe conditionné à cette voix si familière, si souvent entendu lors de ces bêtises. Pour une fois, il n'était pas fautif. Il vérifia à ne pas empiéter sur la ligne de départ. Ce serait bête de prendre un avertissement pour une chose si anodine. Hâtivement, il réajusta son bandeau, retenant ses longs cheveux blonds afin de ne pas être gêné durant l'épreuve. Il profita de cet instant pour

scruter ses compagnons du coin de l'œil, pour jauger furtivement de leur état de forme. Et de l'un en particulier !

Même si finir premier n'était pas l'essentiel de la course, il désirait ardemment faire mordre la poussière à Jason, le fils de Faustine. Si les notions de rivalité, de compétition, de jalousie, étaient des valeurs abrogées au sein des colonies par l'éducation reçue, elles n'en demeuraient pas moins présentes entre eux. Ce garçon, si arrogant, si certain de sa supériorité l'exaspérait. S'il pouvait le faire chuter de son piédestal, lui démontrer qu'être fils de chef, ne le prédestinait pas à être le meilleur d'entre eux.

Zori prit un léger retard à déclamer le serment qu'ils avaient appris par cœur et si souvent entendu au départ des courses précédentes.

— Nous sommes prêts à prouver notre valeur aux peuples du Nord, à affronter le marathon jusqu'au bout de nos forces pour devenir dignes des Coureurs du crépuscule et des Fuyards de l'aube ! hurlèrent d'une même voix les onze concurrents.

Assommé par la chaleur torride, cette litanie prenait tout son sens. Il en comprenait enfin le sens profond, maintenant qu'il se retrouvait au pied du mur. Chaque jour-an, lorsque le soleil se trouvait au zénith, il avait assisté aux départs de ses aînés, tout joyeux d'être spectateur de cette course si passionnante qui brisait la monotonie de leur vie coloniale, mais sans en comprendre vraiment les enjeux. Aujourd'hui, âgé de 16 jours-ans, son tour était venu de démontrer qu'il était digne de parcourir le monde et de rejoindre l'une des deux tribus nomades, les Coureurs du crépuscule ou les Fuyards de l'aube, en cas de réussite à l'épreuve.

Quitte à payer de leur vie, ce privilège !

Cours d'Histoire Moderne D'Équatoria

Source : Encyclopédie du 23e siècle par le Professeur Sully

Depuis la création de la terre, il y a 4 milliards d'années, notre planète tourne sur elle-même autour d'un axe reliant le pôle Nord au pôle Sud. Le temps de cette rotation, d'une durée de 24 heures, s'appelle le jour solaire ou terrestre. Nous pensions ce phénomène inéluctable, comme une évidence éternelle qui avait rythmé le quotidien des hommes depuis le commencement.

Certes, si la rotation de notre planète ralentissait de 2 secondes tous les 100 000 ans, cela ne remettrait pas en cause cet état d'inertie et laissait à l'humanité, un répit conséquent. Pourtant, comme si un doigt divin s'était posé sur cette immense toupie circulaire sur laquelle l'humanité s'était développée, la terre a subi un brutal coup de frein pour s'arrêter définitivement.

Quelles en sont les raisons ?

Nous en cherchons toujours les causes depuis 197 ans ou plutôt devrais-je dire, 197 jours-an !

Désormais, une seule de nos journées actuelles ne dure plus 24 heures, mais équivaut désormais à une année terrestre de l'Ancien Monde, soit 365 jours. Décryptons, chronologiquement, les conséquences de ce ralentissement, appelé « Chaos » par la communauté scientifique du XXIe siècle. Un fléau qui a bouleversé notre planète, engendrant des modifications radicales de notre écosystème !

1 Avril 2017

Chaos : Jour 1

Ralentissement de 1 km/h de notre rotation terrestre

Tout d'abord, le ralentissement reste imperceptible par la population, la durée d'une journée terrestre n'étant rallongée que d'une minute, pourtant les effets dévastateurs débutent dès le premier jour.

Dans les aéroports, les premiers signes de ce ralentissement vont se faire sentir immédiatement.

Les avions (1) modernes se servent tous d'un GPS, un système de géolocalisation utilisant des signaux satellites pour identifier avec exactitude, la position d'un appareil dans un espace. L'une des données essentielles de ce système reste le temps, qui est la variable fixe et immuable. Avec le ralentissement de la planète, toutes les bases terrestres, avec lesquelles les satellites communiquent, s'en trouvent déréglées et vont semer le Chaos dans un système de calibration millimétré. Les coordonnées d'atterrissages sont faussées, les pilotes des appareils volants ne peuvent plus faire confiance qu'à

leur vision et leur dextérité, pour poser en urgence leurs engins loin des pistes prévues à cet effet. Des centaines d'accidents provocants de nombreuses victimes seront comptabilisés partout dans le monde. Dans un premier temps, les compagnies aériennes soutenues par les gouvernements des principaux pays évoqueront des attentats terroristes. Une information, largement relayée par les médias (2), destinés à détourner l'attention de l'opinion publique afin de fournir une explication à l'inexplicable. Dès le lendemain, un sondage (3) effectué aux États-Unis (4) révélera que 95 % des Américains croient à de nouvelles attaques terroristes islamistes (5). En France, une enquête d'opinion indiquera que 75 % des sondés crient au complot des sociétés aériennes pour masquer leurs défaillances techniques. La population du Royaume-Uni (6), quant à elle, est convaincue qu'il s'agit de représailles de l'Union européenne, suite à leur volonté récente de « Brexit » (7), pour les isoler définitivement du reste du monde.

(1) Appareils à propulsion permettant de se déplacer dans les airs, un transport très à la mode durant le 21^e siècle. (2) Ensemble des moyens d'information destinés à obtenir une meilleure communication entre les populations. (3) Enquête d'opinion ponctuelle réalisée auprès d'un échantillon représentatif de la population. (4) Pays d'Amérique du Nord. (5) relatif à l'Islam, religion très en vogue durant le 21^e siècle. (6) Pays d'Europe du Nord, disparu lors de la montée des eaux durant le Chaos. (7) Surnom donné à la sortie du Royaume-Uni afin de quitter l'Union européenne, une fédération regroupant la majorité des états d'Europe.

FAUSTINE

Faustine s'était installée sur l'estrade de bois, montée spécialement pour lancer la grande épreuve aussi attendue que redoutée par les jeunes mâles de sa tribu. À ses côtés se tenait Charles, le grand-maître du savoir de la colonie des Antilles qui enseignait la lecture, l'écriture, l'histoire et les mathématiques à tous les enfants de la tribu. Stoïque, le vieil homme officialisait cet événement, si solennel de sa présence. Même si elle savait qu'il en réprouvait l'utilité. Comme elle, il était un membre permanent du conseil des sages de la tribu et il ne pouvait se soustraire à ses obligations.

La chef créole toisa rapidement les candidats de ce jour-an, afin d'évaluer leur détermination. Avec le temps et l'expérience, elle était devenue experte pour deviner qui serait capable de terminer l'épreuve et elle se trompait rarement dans ses pronostics.

Drapée dans sa petite tunique ocre qu'elle portait uniquement pour affirmer son statut de chef de la colonie des Antilles lors des cérémonies officielles. L'éclat du jour sublimait encore plus la couleur vive de son habit, tranchant avec le teint hâlé de sa peau, un héritage de ses lointains ancêtres antillais. Autour de son crâne, un foulard habilement noué, autant par coquetterie que pour se protéger du soleil, retenait sa longue chevelure tressée qu'elle avait remonté au-dessus de sa tête, ce qui affinait son visage de forme arrondie, tout en la grandissant un petit peu. Bien qu'étant de taille moyenne, autour d'un mètre soixante-cinq, malgré ses trente-neuf jours-an, elle gardait une silhouette de jeune fille. Comme toutes les Équatoriennes, aucun besoin d'un régime pour maigrir. L'activité physique nécessaire pour la survie, couplée à une nourriture frugale, ne favorisait guère l'embonpoint.

Elle ôta ses lunettes de soleil qui reposaient sur son nez légèrement épaté. Encore un legs de ses descendantes, les négresses coloniales d'autrefois qui peuplaient cette partie du monde d'avant. Le soleil ardent, presque à l'aplomb au-dessus d'eux, accentuait ses pommettes saillantes et ses arcades prononcées qui lui donnait un air encore plus sévère que d'habitude.

Son regard se porta instinctivement sur Jason, la chair de sa chair, son enfant. De par sa fonction, même si elle ne s'autorisait pas à montrer ses sentiments publiquement, elle était emplie de fierté de voir son fils devenir un homme. Lui, qui depuis sa jeunesse avait maintes fois prouvé sa valeur, se retrouvait face à sa destinée.

Jason paraissait serein et déterminé, attendant ce moment depuis qu'il fût en âge de courir, tout en se préparant durement pour ce jour si important. Leurs regards se croisèrent, son fils lui fit un clin d'œil, comme pour la rassurer sur son état de forme. Elle sourit, elle n'avait

aucun doute sur sa réussite.

Son avenir, n'était-il pas déjà tracé ? Il deviendrait un nomade, comme son père Luther, le chef des Coureurs du crépuscule et postulerait probablement à sa succession.

Les chiens ne font pas des chats, comme elle aimait dire souvent. Une expression que beaucoup de colons ne comprenaient pas, le dernier spécimen de la race canine avait disparu depuis si longtemps.

Son attention se porta sur Bill, Pedro, Chen et Luke, pour qui l'épreuve serait très dure. L'appréhension et la peur se devinaient sur leur visage comme sur un livre ouvert. Une fébrilité difficile à masquer. L'enfer les attendait, comme une bête féroce aux mâchoires grandes ouvertes, prête à les dévorer. La course n'avait pas encore débuté, mais leurs transpirations suintaient déjà à travers leurs tuniques blanches. Mauvais signe, songea-t-elle, s'ils commencent à gaspiller le capital d'eau avant le départ, l'épreuve n'en sera que plus difficile à terminer.

Les trois candidats suivants n'étaient pas des néophytes. Boris, Firmin et Mark, participaient à leurs deuxième marathons. Leurs dernières tentatives, selon les lois du peuple du Nord. Ils devaient réussir l'épreuve à tout prix pour incorporer la tribu nomade de leurs choix. Un rêve et un honneur, pour tous les jeunes garçons désireux d'explorer un jour les territoires mystérieux d'Équatoria. Un nouveau déboire les condamnerait à devenir des chétifs et de rester dans leur colonie d'origine toute leur existence, sans avoir le droit d'assurer une descendance. Normal qu'elle perçoive de l'appréhension dans leur regard. Intérieurement, Faustine leur adressa une petite prière.

Refaire un marathon, le jour-an suivant, demandait beaucoup de courage et d'abnégation. Contrairement aux autres, ils connaissaient le calvaire qui les attendait. Beaucoup abandonnaient, lors d'un premier échec, se résignant à devenir chétifs, une condition plus acceptable que cet enfer. Après tout, ils vivraient comme les autres, profitant et jouissant des mêmes avantages sociaux sans toutefois pouvoir fonder une famille. Les Chétifs se révélaient précieux au sein de la colonie. Ne pas être endurant ne signifiait pas forcément être faible.

Beaucoup d'entre eux échouaient à cause de leur corpulence trop massive, peu adaptés aux longues courses sous une chaleur torride. Une stature imposante qui n'était que l'héritage de plusieurs décennies d'une société de consommation, des descendants de ces enfants si bien nourris du 21^e siècle. S'ils n'étaient pas faits pour parcourir le monde sur des autovents, l'utilité des chétifs se manifestait lors des labours, de la pêche ou de nombreux labeurs qui demandaient de la force et des bras valides. Ces hommes étaient aussi la figure paternelle des enfants de la colonie, en absence de leurs géniteurs : les nomades ! Ces enfants passaient plus de temps entourés de Chétifs que de leurs vrais pères qui parcouraient les côtes d'Équatoriennes. Un paradoxe qui amusait beaucoup Charles.

Faustine continua son rapide examen. Il ne restait plus que Zori, David et Miguel.

Les deux derniers, elle ne les connaissait que trop bien. En traînant en permanence avec son fils, ils faisaient un peu partie de sa famille. Durant la longue nuit précédente, les trois garçons avaient élaboré une multitude de scénarios de course. Au grand désespoir de Julia, la sœur jumelle de Jason, exaspérée du sujet unique de cette conversation perpétuelle, comme un jour sans fin. Faustine gardait de l'affection pour ces deux garçons. Si elle leur souhaitait le succès, elle conservait des doutes sur les capacités de David. Lors de différents travaux extérieurs, avec sa tendance à beaucoup transpirer, il avait gagné le surnom peu glorieux de : «la goutte». Un caractère génétique qui risquait d'être rédhibitoire pour un tel défi.

Pour le dernier candidat, comme d'habitude, elle était dans le flou. Ce qui traversait l'esprit de ce Zori restait aussi occulte qu'un puits sans fond. Son visage ne reflétait rien, pas de peur, pas d'inquiétude. Aussi impassible qu'indifférent à l'épreuve qui l'attendait. Il abordait l'épreuve du marathon comme un jeu dérisoire ou sans importance. Quelle insouciance avant d'affronter ce test crucial pour déterminer son futur ! songea-t-elle avec stupéfaction.

Ce garçon s'évertuait à sortir de la norme, se distinguant par sa désobéissance, son refus d'accomplir des tâches quand il n'avait pas d'explications sur ses utilités, sa soif de connaissances sur le monde d'avant. Faustine se méfiait de cette défiance qui pouvait se révéler dangereuse pour l'équilibre précaire de sa tribu. Persistait dans son esprit, le souvenir de ce jour où sa curiosité malsaine l'avait poussée à explorer le territoire interdit. Un acte insensé qu'il avait justifié par son envie «de voir le lac qui bouge», selon ses mots.

Toujours à le surveiller ! Toujours à répondre à ses questions incessantes sur tout et sur rien, sur ce monde d'avant, qui l'intriguait tant. Jamais à être concentré sur la tâche précise, au moment précis. Comment répondre à ces interrogations ininterrompues ? Si ce n'est avec les mêmes réponses qui revenaient sans cesse, comme une litanie sans fin.

Oui, lui répondit-on. Dans le monde d'avant, la terre tournait sur elle-même et le soleil semblait courir dans le ciel alors que désormais il paraissait immobile, comme figé dans une éternelle attente. Personne ne savait pourquoi la planète avait stoppé lentement sa rotation, comme fatiguée de tourner ainsi depuis des millions d'années.

Oui, avant cette catastrophe, avant le Chaos, la journée ne durait que quelques heures, puis venait la nuit et quelques heures après, le jour revenait et ainsi de suite tel un mouvement perpétuel.

Oui, la longueur d'une journée était de 24 heures, une année terrestre

était composée de 365 journées, elle correspondait à un de nos Jours-an.

Oui, le monde était rempli d'humains, d'arbres gigantesques et d'animaux sauvages. Tous vivaient en liberté sur la totalité de la planète, mais tout avait disparu... Ou presque !

Si toutes ces questions l'exaspéraient, elles faisaient le bonheur de Charles. Elle n'avait aucun doute sur l'affection qu'il portait à Zori, son élève préféré. Le vieil homme devinait en ce garçon, un candidat potentiel à sa propre succession. Sa curiosité, sa faculté à remettre en cause l'évidence de ce nouveau mode de vie, stimulait le professeur. Contrairement à elle qui n'aimait pas se faire prendre en défaut, Charles relevait le défi à trouver des réponses à toutes ces questions.

Pour Faustine, son rôle de chef l'obligeait à résoudre une multitude de problèmes. Elle ne pouvait accepter qu'un enfant la décrédibilise aux yeux de sa tribu. Elle se remémora la fois où cet effronté lui avait demandé : pourquoi dans le monde d'avant le soleil se levait à l'est et se couchait à l'ouest alors qu'aujourd'hui, c'est le contraire ? Sincèrement, qui se pose ce genre de questions ? pensa-t-elle, encore énervée des jours-an après.

Elle n'en savait fichtre rien ! Elle se souvenait très bien d'avoir feint d'être accaparée par une tâche urgente pour éluder sa curiosité malsaine et éviter de se retrouver en position de faiblesse devant ce petit morveux. Elle était partie chercher rescousse auprès de Charles, ce vieux fou avait éclaté de rire en apercevant sa mine déconfite. Comprenant de qui provenait la question embarrassante, il avait tenté de lui expliquer que le sens de rotation de la Terre s'opposant à celui qu'elle effectuait autour de l'astre solaire, cela inversait l'orientation cardinale de l'aube et du crépuscule.

Pour elle, encore aujourd'hui, la réponse lui semblait plus énigmatique que la question. Sa principale certitude était de tirer un trait sur le monde d'avant, si on voulait survivre sur Équatoria. Désormais, le soleil se levait à l'ouest et se couchait à l'est, point !

Peu importe les questions, seules les réponses la préoccupaient !

L'aube et le crépuscule rythmaient les corvées nécessaires succédant ou précédant la longue nuit, elles auguraient aussi du débarquement des nomades, tel le signe précurseur de l'arrivée des Fuyards ou des Coureurs. Voilà les bonnes réponses !

En croisant de nouveau le petit Zori, elle avait tenté de répondre à sa question avec une certaine négligence, pour ne pas éveiller les soupçons sur sa propre ignorance, tout en priant pour que ce garnement se satisfasse de son argumentation approximative. Ce dernier, après

avoir hoché la tête, avait tourné les talons, sans même un merci. Avait-il deviné son stratagème ?

Cela l'avait fortement contrarié. Depuis, elle se débrouillait pour se retrouver le moins possible avec cet enfant dérangeant.

Son tour d'inspection terminé, son regard revenait sur Jason et elle ne put s'empêcher de le comparer à Zori. Bien qu'elle ait toujours tenté d'atténuer cet esprit de compétition qui animait son fils, elle n'avait pu contrarier la naissance de cette rivalité qui les opposait.

Son garçon affichait une chevelure difforme et désordonnée, composée de rastas plus ou moins naturelles, dont les extrémités venaient effleurer ses épaules. Son regard bleu acier, hérité de son, contrastait avec sa peau d'ébène. Faustine le trouvait magnifique, tant il était le portrait craché de son père au même âge.

Zori, quant à lui, arborait une peau couleur miel, paré d'un visage avec très traits presque féminins, encadrés par ses longs cheveux blonds, légèrement bouclés. Telle l'icône d'un ange sur la voûte de la chapelle Sixtine ! Une des rares peintures, que lui avait montrées Charles dans l'un de ces livres, dont elle se souvienn.

D'apparence si dissemblable, beaucoup de points communs les réunissaient pourtant. Déjà leur taille, autour d'un mètre soixante-quinze, plutôt grande pour les standards équatoriens. Une morphologie identique, élancée et athlétique, des qualités idéales pour un nomade ! Mais le point de caractères les rapprochant, restait leur farouche détermination à réussir leur dessein, à la limite de l'obstination.

Jason s'évertuait toujours à se montrer digne de sa lignée, se jetant dans ses tâches tête baissée, mais avec le souci de respecter les ordres et les consignes. Son crédo restait de prouver sa suprématie en gagnant la loyauté de ses compagnons par sa seule force physique et son endurance. Être le meilleur, pour servir d'exemple.

Malgré son comportement de loup solitaire, Zori avait aussi ce besoin de reconnaissance. Bien qu'elle le soupçonna plusieurs fois de masquer ses véritables capacités, lors des jeux habituels auxquels se livraient les enfants. Le garçon préférait prouver sa supériorité par son astuce et son intelligence. Il cherchait toujours à comprendre avant de se lancer à l'ouvrage, quitte à désobéir pour faire à sa façon. Même si cela lui valait continuellement des réprimandes.

En tant que chef de la tribu, elle ne pouvait tolérer des comportements déviants qui risquaient de mettre en péril les autres membres de la colonie. Pourtant, elle cachait une certaine admiration devant son ingéniosité et sa capacité d'adaptation.

– Faustine donne le départ, lui glissa doucement à l'oreille Charles qui présidait à ses côtés.

– Oui, désolé, balbutia-t-elle, tout en sursautant. Encore une fois, à cause de cet enfant, je suis prise en défaut devant toute la colonie,

maugréa-t-elle entre ses dents.

Les Coureurs, comme le public qui faisait une haie d'honneur, restaient suspendus à son signe du départ !

Elle adressa secrètement une prière de réussite à tous ces braves garçons, même Zori bénéficia de ces encouragements intimes, pour des raisons moins bienveillantes. Un échec de sa part, signifiait pour elle de le supporter un jour-an de plus. Pire, s'il devenait chétif, il résiderait dans sa colonie pour toujours !

– Mon Dieu, quelle horreur, pensa-t-elle. Déjà que ce gamin, trouvé par les Coureurs, lui avait été imposé.

Faustine mit ses mains en porte-voix autour de sa bouche.

– Enfant du peuple du Nord, courez et prouvez votre valeur ! Cria-t-elle de sa voix de stentor.

Un coup du fusil retentit pour lancer le marathon.

Sous une acclamation collective et sous la chaleur écrasante du solstice du jour, les concurrents s'élancèrent dans un nuage de poussière. Charles bascula le sablier du temps.

– C'est parti ! Cinq heures pour finir cette épreuve démente, marmonna-t-il en jetant un regard plein de compassion envers ces jeunes garçons qui s'éloignaient en direction du territoire interdit.

Cours d'Histoire Moderne D'Équatoria

Source : Encyclopédie du 23e siècle par le Professeur Sully

6 avril 2017

Chaos : jour 7

Durée d'une journée 24 h 6 min

Chaque jour est plus long que celui d'avant, augmentant de façon exponentielle.

Une hypothèse de la communauté scientifique, expliquant le ralentissement soudain de notre planète sans toutefois avoir de certitudes sur le caractère définitif de ce phénomène, trouve de l'écho et sème le trouble auprès de la population civile. Les gouvernements, dans une cacophonie planétaire, peinent à fournir des excuses rassurantes pour éviter la panique, néfaste à l'économie mondiale.

L'allongement quotidien, d'une minute à la durée d'une journée, commence à semer de la confusion dans le respect des horaires de travail. Après une semaine, le décalage de chaque minute, se rajoutant avec celle de la veille, oblige les ouvriers à débiter leur labeur avec une demi-heure d'avance. D'ici un mois, le décalage dépassera les 6 heures.

Pour contrer ces inconvénients, Google(1) remporte un succès immédiat, en sortant un nouveau modèle de montre qui s'ajuste automatiquement à l'augmentation de la durée traditionnelle d'un découpage horaire de 24 heures. Les gouvernements, sous la pression du lobbying industriel, voient tout le bienfait de ce rallongement déguisé de la journée de travail, afin d'augmenter la productivité de leurs ouvriers.

En France(2), les syndicats (3) organisent d'immenses grèves, dénonçant une manipulation éhontée de la part du patronat (4) dans l'utilisation du ralentissement de la rotation terrestre comme un nouveau moyen d'exploitation des travailleurs.

Aux slogans « La terre s'arrête, les travailleurs aussi », le gouvernement français répond par une violente répression, provoquant de nombreuses victimes, tout en plongeant dans l'obscurantisme le pays des lumières.

Le monde de la finance subit les premières secousses du Chaos. Le système bancaire basé sur la confiance s'effondre, occasionnant un krach boursier sans précédent. Les gouvernements tentent de réagir en suspendant temporairement toutes les places financières mondiales (5). Mais le ver est dans la pomme, si le dollar et l'euro conservent encore une valeur d'échange, le troc commence à devenir l'unique moyen de transaction dans de nombreux pays.

Une réunion de crise est organisée en urgence à l'ONU (6), pour

débattre du possible ralentissement de la rotation terrestre. Les états modestes réclament la création d'une coalition internationale, afin de trouver une réponse pour les nombreux problèmes découlant de ce phénomène.

Mais cette réflexion est occultée par une prouesse technique utilisée par les chefs d'État, qui rechignent à se déplacer jusqu'à New York à la suite des catastrophes aériennes. Des hologrammes les remplacent, une nouveauté technologique qui fait la une de tous les médias.

Lors de ce congrès exceptionnel, le nouveau président américain des États-Unis : Donald Trump(7), accuse directement et ouvertement la Chine (8) d'être responsable de cette crise à cause de son industrialisation effrénée. Il propose un boycott de tous les produits chinois.

Une motion soutenue par les Britanniques et les Russes (9).

En guise de protestation, l'hologramme chinois s'évanouit de l'assemblée de l'ONU, signifiant la fin des relations diplomatiques avec les Américains.

La communauté scientifique appelle au bon sens et à la réconciliation immédiate entre les gouvernements pour surmonter le « Chaos ».

La tension monte et le monde se retrouve au bord d'une troisième guerre mondiale.

À New York, les clients des restaurants chinois sont pris pour cible par des tireurs isolés et des poseurs de bombes. À Pékin et Shanghai, en riposte de ces attaques violentes contre les intérêts chinois, la population saccage les enseignes Mac Donald(10), avant de les incendier. Les commerçants sont invités, devant les caméras de télévision chinoise, à déverser les stocks de Coca-Cola (11) dans le caniveau.

(1) Google, organisation mondiale régissant l'information planétaire. (2) Pays d'Europe du Nord, précurseur dans tous les modes de révolution possible. (3) Organisation controversée, destinée à défendre le droit des ouvriers. (4) Organisation s'opposant systématiquement aux syndicats. (5) Lieu d'échange de valeurs financières. (6) Organisme des Nations Unies, organisation censée régler les problèmes mondiaux. (7) Dernier président des États-Unis d'Amérique, dont la prédiction de ses détracteurs qu'il ne finirait pas son mandat s'est révélée exacte ! (8) Pays d'Asie, Rival économique des États-Unis. (9) Plus grand pays du monde de par sa superficie, à cheval sur l'Europe et l'Asie. Rival idéologique des États-Unis. (10) Restaurant très en vogue au 21e siècle, symbole de l'art de vivre américain. (11) Boisson inventée par un docteur américain à la fin du 19e siècle. Très énergétiques et très appréciés, des compétiteurs en tout genre, comme en témoigne les archives des affiches de grands événements sportifs de l'époque. Sa composition exacte est restée un mystère jusqu'à la fin du monde.

LE MAÎTRE DU SAVOIR

Charles contempla les Coureurs s'éloigner au loin dans un nuage de poussière, en direction du sud-ouest, vers les territoires arides. Il lissait de sa main sa longue barbe blanche. Pour ces proches qui le connaissaient, ce tic impliquait une profonde réflexion.

Il observa les Coureurs dévaler la pente du petit sentier escarpé qui menait à la mer de sable. Une vaste étendue, parsemée ici et là de gros rochers, vestiges de ce qui fut autrefois le fond marin de la mer des Caraïbes.

La température au village devait flirter avec les 50 °. Perchée sur les hauteurs de l'ancienne île d'Antigua, la colonie profitait des bienfaits de la brise marine de l'océan tout proche, quelques kilomètres au nord-est, adoucissant ainsi les effets de la canicule.

En s'éloignant des côtes, les marathoniens ressentiraient de plus en plus la chaleur écrasante, suffocante, au fur et à mesure qu'ils pénétreraient dans les territoires interdits. Ils ressentiraient le climat aride, l'air asséché. L'atmosphère deviendrait irrespirable.

Le maître du savoir redisposa sa besace en cuir. Un petit fourre-tout personnel, calé en bandoulière sous son bras droit, qu'il quittait rarement. Vêtu d'une toge en lin qui couvrait l'ensemble de son corps, d'un turban qui ornait le haut de sa tête tout en dissimulant sa crinière blanche, il donnait l'apparence d'un Bédouin de l'ancien temps. Combien de ces braves garçons finiront la course et dans quel état ? S'interrogeait-il dans un murmure. L'épreuve tellement ardue était nécessaire pour déterminer les plus résistants, révélant ainsi leur aptitude à devenir des nomades. Le rêve de chacun de ces jeunes hommes.

Un idéal que Charles ne partageait pas. Préférant de loin voyager à travers les livres, pour combler ses désirs d'évasions, plutôt que de risquer sa peau avec les Coureurs du crépuscule ou les Fuyards de l'aube. La vie coloniale se révélait trop monacale et routinière pour de jeunes gens avides de découvrir le monde, surtout durant la longue nuit. Lui-même, attendait ardemment le retour du jour, de voir la nature s'éveiller, de sentir la pluie sur son visage, de respirer l'air pur, lorsque l'aube revenait ! Un bienfait dont profitaient perpétuellement les nomades, tout le long de leurs pérégrinations autour d'Équatoria. Un voyage éprouvant pour les organismes qui comportait des risques énormes. À chaque jour-an, les colons pleuraient leurs frères disparus sur les routes d'Équatoria.

La sécurité des hommitières suffisait au vieil homme. Parfois, il regrettait de ne parcourir le monde, uniquement pour voir de ses yeux les ruines d'une civilisation, aujourd'hui disparue. Un monde devenu mystérieux, recélant autant de dangers que de merveilles à découvrir.

Les marathoniens n'étaient plus qu'un point à l'horizon quand il se décida enfin à redescendre du podium, dressé spécialement pour le départ de l'épreuve. Tous les membres de la colonie étaient déjà repartis à leurs tâches respectives, lui seul s'était attardé en compagnie de Faustine.

La chef distribuait les dernières recommandations aux guérisseuses, autour de la grande tente servant d'infirmerie. Ces dernières étaient contraintes d'attendre le retour des Coureurs, d'ici quelques heures, afin d'examiner leur état de santé, une fois la ligne d'arrivée franchie. Chaque seconde comptait pour prodiguer les premiers soins à des concurrents se retrouvant dans un état de déshydratation avancé.

En attendant Faustine, pour parcourir avec elle, les centaines de mètres qui les séparaient du village plus haut perché, il sortit sa montre à gousset de sa besace. Il désirait avoir une idée approximative de leur retour. Le temps maximum de l'épreuve ne devait pas dépasser cinq heures, mais les plus rapides finissaient la course en moins de quatre heures.

– Tu m'attendais, Charles ?

– Oui, ma petite Faustine ! Tu sais bien qu'à mon âge, j'ai besoin d'un bras vigoureux pour m'aider à gravir ce satané sentier rempli de cailloux, répondit-il d'un ton malicieux.

La créole n'en croyait pas un mot. Le vieil homme, gardait bon pied bon œil, malgré son âge respectable. Son pas restait sûr et déterminé, pour l'escorter vers la place centrale.

– Tu donnes un cours cet après-midi ?

– Oui, les enfants sont surexcités par la course, je pense qu'il est sage de les réunir dans un endroit frais et calme, pour les tenir à l'œil.

– Tu as raison, approuva-t-elle, j'ai prévu des tâches légères, pendant l'épreuve, pour les adultes. J'ai affecté les hommes aux nettoyages de l'écurie tandis que nous allons remplir, avec les femmes, les bœufs de légumes en saumure. Nous finirons de préparer le fruit de la pêche pour le séchage, après la course.

– Tu n'es pas un peu inquiète pour ton fils ? Coupa le vieil homme.

– Ainsi sa recherche de compagnie, n'avait d'autres buts que de se renseigner sur son état mental, songea-t-elle.

Beaucoup de désaccords les séparaient, l'idéologie morale du professeur s'opposant souvent au pragmatisme de la créole, comme chien et chat. Néanmoins, ils éprouvaient un respect mutuel et les conflits ne duraient jamais longtemps.

La vie dans les colonies ne laissait que peu de place à ce genre de brouilles. Mieux valait se serrer les coudes plutôt que de se déchirer en vain.

Un des sujets de discorde tenait justement à cette épreuve du marathon, que Charles n'aimait pas. Il trouvait cruel et barbare de déterminer le futur d'un homme, par le seul mérite de ses capacités physiques.

«Chaque colon devrait être libre de ses choix et de ses envies, du moment qu'il ne mettait pas en péril la tribu, ne cessait-il de clamer à qui voulait l'entendre.»

Faustine quant à elle, respectueuse des lois du peuple du Nord, croyait nécessaire de sélectionner les plus endurants, plutôt que d'envoyer au casse-pipe des jeunes hommes non préparés.

Si la vie de nomade n'était pas faite pour tous, ceux qui échouaient n'en étaient pas moins utiles pour les tâches laborieuses et éprouvantes, auxquelles se confrontaient les colons.

Les débats, lors des conseils tribaux, étaient toujours animés entre ces deux forts caractères. Mais malgré leurs divergences, chacun savait s'effacer pour le bien de la communauté et œuvrer pour le sens commun.

– Je te remercie de t'inquiéter pour moi, mon ami, le rassura-t-elle. Mais tout va bien, j'ai confiance dans mon fils. Il réussira l'épreuve.

– Mais s'il échoue ? Tu sais que le marathon reste un test aléatoire, insista le maître.

– Il réussira, martela-t-elle tout en lui jetant un œil noir.

Charles connaissait les limites et l'entêtement de ce petit bout de femme. Au ton employé, il comprit que la discussion était close. Il n'en tirerait rien de plus.

En arrivant sur la place centrale du village, chacun partit de son côté, sans mot dire, pour s'occuper de ses tâches respectives.

Charles aperçut les enfants, qui avaient sagement pris place sous une large toile, dressée devant l'entrée de l'hommitière du conseil. Malgré la chaleur, il préférerait donner ses cours à l'extérieur, durant le jour, plutôt que dans la salle obscure de l'habitation. Certes, la fraîcheur du lieu y était plus agréable, mais sa vue baissant avec l'âge, il avait autant de mal à distinguer son auditoire que de déchiffrer ses livres de cours. Et puis, il aimait bien sentir la petite brise marine, traverser cette salle de classe improvisée et le rafraîchir un petit peu. Ce courant d'air chaud asséchait la moiteur de sa peau.

Il avait beau être né sous ce climat, quand le soleil se trouvait au zénith, la chaleur infernale était difficilement supportable. Heureusement, en cette période de la saison, le vent n'avait plus assez de force pour soulever le sable et la poussière qui les auraient obligés à se terrer.

Les enfants de moins de 10 jours-ans avaient été prévenus qu'après le départ de la course, Charles leur donnerait un cours. Tous connaissaient le planning affiché par Faustine, sur le tableau en ardoise qui distribuait

les tâches à faire, entre les moments de repos et de travail. Juste à côté du gros sablier qui s'écoulait exactement en douze heures, rythmant ainsi leur quotidien et de conserver la vague notion d'une journée de 24 heures. Difficile de s'affranchir de certaines habitudes du jour au lendemain.

Charles s'installa devant l'entrée du dôme, la partie visible de l'hommitière, afin de jouir un peu plus de la fraîcheur qui s'échappait de l'habitation. Face à lui, une trentaine d'enfants accompagnés de quelques adultes qui profitaient de leur temps de pause pour assister au cours de Maître Charles. Pour la plupart, c'était un vrai divertissement que de l'écouter narrer les histoires du monde d'avant ou celle de l'après-Chaos. Les vrais moments de détente et de partage étaient si rares dans leur quotidien.

– Bonjour à tous, commença-t-il de sa voix claire et pétillante. En ce jour de marathon, épreuve emblématique de notre jeune culture, nous allons revoir comment sont apparues nos 5 colonies, fondatrices des peuples du Nord. Qui sont ? demanda-t-il en laissant la fin de sa phrase suspendue en l'air.

– Les Antilles, les Canaries, les Baléares, Mariannes et Hawaï, répondit à l'unisson l'assistance.

– Très bien, mais saviez-vous quelles étaient beaucoup plus nombreuses au départ, presque quinze ? précisa-t-il sur un ton complice. Mais j'y reviendrais plus tard.

Charles avait l'art d'entretenir le suspense et les quelques murmures, troublant encore le silence, s'arrêtèrent aussitôt. Pour certains, ce serait la première fois qu'ils entendraient cette histoire, pour les autres, ce serait le plaisir intact de se replonger dans le monde d'avant, si étrange et si déconcertant.

– Tout d'abord, nous savons que la rotation de notre planète s'est presque immobilisée au bout de 5 années terrestres, poursuivit-il. Dans cet intervalle de temps, elle a été complètement chamboulée géographiquement, climatiquement et démographiquement. Comment appelle-t-on cette période ? Demanda Charles tout en promenant son regard sur l'assistance.

– Le Chaos, s'exclama d'une même voix l'ensemble de son auditoire.

– C'est cela, reprit-il, satisfait de cette réponse unanime. Mais un changement fondamental a également bouleversé nos repères, sur lesquels l'Ancien Monde avait bâti son histoire : celui du temps ! La rotation et la révolution de la Terre, expliqua-t-il en ôtant ses lunettes, imprimaient un rythme de vie à la faune et la flore, nous indiquant les heures et les jours, tandis que la révolution de la planète...

Charles marqua un arrêt, il attendait la question fatidique qui ne

manquait jamais d'arriver à ce moment-là. Sa façon d'enseigner résidait dans l'écoute, mais aussi de susciter une réflexion, d'interagir avec ses élèves.

Compiler des connaissances n'avait aucun sens dans le monde d'aujourd'hui. Chacun devait comprendre, comment le Chaos avait-il pu être si dévastateur. Il voulait leur donner du grain à moudre, exciter leur curiosité, les obliger à raisonner pour éveiller leur sens critique. Voyant que son mutisme ne décidait personne à intervenir, il posa lui-même la question.

– Qui sait ce qu'est une révolution, personne ? s'étonna-t-il, les sourcils en l'air devant ce silence qui lui revenait comme seul écho. Allons, ne soyez pas timides ! Il n'y a jamais de fausse réponse, rassura-t-il d'un ton prévenant.

Son regard se porta sur un enfant, un petit blond qui se trouvait au fond à gauche et qui levait fièrement la main.

– Oui Dimitri. Je t'écoute, encouragea Charles.

– C'est quand des personnes font la guerre à d'autres parce qu'ils veulent plus être des esclaves ! répondit-il.

Quelques rires fusèrent que Charles interrompit sèchement en fustigeant du regard les ricaneurs.

– Inutile de se moquer quand on n'a pas le courage de répondre, gronda-t-il.

Si le maître haussait rarement le ton, sa parole pouvait être cinglante. Personne n'osait le défier sur ce terrain.

– Tu as raison Dimitri, nous avons déjà parlé de la révolution dans un cours d'histoire post-chao, reprit-il sur un ton plus doux. Mais tu sais qu'un mot peut avoir plusieurs significations. Ici, la révolution est employée dans le sens scientifique. Celui du mouvement d'un objet autour d'un point central, d'un axe, le ramenant à son départ initial, comme la terre qui fait un cercle autour du soleil. Dans l'ancien temps, cela s'appelait une année, aujourd'hui nous dirions un...

– Jour-an, clama une petite voix cristalline sur le devant, au premier rang.

Charles sourit, ravi de voir une personne de son auditoire aussi enthousiaste. Par principe, à ses places d'honneur, se trouvaient les plus jeunes. Charles identifia l'enfant, une petite rouquine, toute bouclée dont il ne se rappelait plus le prénom. Encouragée par sa bonne réponse, la fillette reprit la parole.

- Les Coureurs du marathon font la révolution alors !
- Pourquoi demandes-tu cela ? s'étonna Charles qui n'avait pas compris son raisonnement.
- Eh bien, ils partent d'un point pour y revenir, rétorqua-t-elle offusqué que l'on ne saisisse pas l'évidence de sa question !
- Ah oui, la comparaison est très bien trouvée, répondit Charles attendri. Les concurrents s'en sont allés pour un grand tour dans le désert, avant de revenir à leurs points de départ. Mais dans ce cas-là, il vaut mieux parler de circuit ou de parcours, précisa-t-il. La révolution s'applique plus à une chose qui revient perpétuellement. Tu as compris, euh...
- Malia, mon nom, c'est Malia, affirma-t-elle vexée que son maître ne la connaisse pas personnellement.

Constamment, à l'affût des qualités de ces élèves, Charles nota dans un coin de sa tête, la remarque de cette gamine de 6 jours-ans dotée d'un esprit vif. Elle savait comprendre, réfléchir et se questionner. Une fois adulte, elle pourrait être affectée à des postes demandant de la créativité et de l'ingéniosité. Charles tenait à cet égard un registre, pour exploiter au mieux les compétences de chacun et de leurs évolutions. Outre l'enseignement, une de ses nombreuses fonctions consistait à recenser les qualités des jeunes colons, pour les affecter à des travaux leur correspondant dans la colonie ou parmi les nomades.

– Donc la révolution de la Terre indiquait les années terrestres, reprit Charles maintenant qu'il avait la certitude que tous saisissaient son propos. Cela n'a plus de sens aujourd'hui, continua-t-il sur un ton plus professoral. La nature nous impose une cadence inédite, des journées interminables, avec des nuits qui le sont tout autant. Nous avons adopté une nouvelle manière de compter le temps. Ainsi, un jour actuel correspond à une année de l'Ancien Monde, que l'on nomme le jour-an. À ne pas confondre avec Jour-AM, dit-il en accentuant le «AM» pour que tous entendent la différence. AM voulant dire Ancien-Monde, reprit-il, comme les initiales de chaque mot l'indiquent. Pour finir, ces jours AM étaient une journée, divisés en 24 heures.

Il marqua un nouvel arrêt tant, il savait que ces notions restaient très difficiles à assimiler pour le plus grand nombre. Le temps équatorien s'était largement simplifié, en quatre intervalles distincts. Le jour et la nuit, entrecoupés de deux périodes beaucoup plus courtes, celle de l'aube et du crépuscule.

– Pour abrégé, un de nos jours-an correspond à une année de l'Ancien-Monde, précisa-t-il. Cette distinction est importante pour avoir une idée exacte des événements chronologiques. Car notre

calendrier actuel commence à la fin du Chaos, nous sommes donc au jour-an 197.

Des murmures parcouraient l'auditoire. Charles attendit quelques instants que le silence revienne avant de reprendre son cours.

– Des scientifiques dont les prédictions alarmantes sur le futur catastrophique qui attendait l'humanité ne furent pas entendues par les gouvernements, soucieux de préserver l'ordre et d'éviter la panique, mais aussi par la grande majorité de la population, victime de la désinformation. Ces savants décidèrent de mettre en action un plan de sauvetage, expliqua-t-il en levant son index pour souligner l'importance de cette information. Les hommes importants de l'époque se déchiraient pour conserver une civilisation bâtie sur des repères vacillants et ce discours scientifique ne trouva qu'un faible écho, auprès d'une partie de la population, issue d'horizons divers. Ensemble, ils cogitèrent sur les besoins de notre survie en vivres et matériels, mais aussi sur les lieux susceptibles de faire germer les futures graines d'une nouvelle humanité, une fois le Chaos apaisé. Ce sont eux que l'on appelle «les pères fondateurs», affirma-t-il sur un ton solennel.

Un bruissement admiratif s'éleva parmi son public du jour. Tous connaissaient déjà, ces hommes ordinaires, devenus des héros. Charles, malgré son souci de la vérité, aimait à entretenir ce mythe. Une société, si nouvelle qu'elle soit, devait avoir des modèles, des exemples à suivre.

– Parmi les pères fondateurs se trouvaient des géographes et des océanographes, reprit-il une fois le calme revenu. Les Géographes étudiaient la surface de la Terre, tandis que les océanographes exploraient la mer, précisa-t-il. Aidés par les prévisions des climatologues qui eux analysaient le climat et donc, l'influence et les effets de la fin de la rotation sur notre planète, ils déterminèrent des emplacements pour des sites viables. Des endroits isolés, qui ne seraient pas engloutis par les eaux dans un premier temps, sans se retrouver non plus en zone aride dans un second temps.

Le vieux maître attrapa sa besace, soigneusement rangée à ses pieds, pour en sortir deux rouleaux de papier dans le dessein d'imager cette notion un peu abstraite. La plupart des colons avaient une vague idée de la cartographie du globe terrestre précédant le Chaos. Quelques gravures dans des livres anciens leur rappelaient l'étrangeté du monde d'avant, comme celle d'une autre Terre. Par contre, leurs curiosités s'éveillaient toujours quand ils découvraient leur planète actuelle.

– Voici la carte de la terre avant le Chaos ! s'exclama le maître fièrement en déroulant précautionneusement un des rouleaux, jaunis

par le temps.

Une effervescence inquisitrice s'empara des grands, comme des petits. Conscient de leurs ignorances, il détailla un peu la mappemonde qu'il tenait fermement de ses deux mains.

– Les parties en marrons sont les continents, les terres immergées, non recouvertes d'eau. Les parties en bleu, ce sont les océans.

– Où se trouve notre colonie sur la carte, Maître ?

– À peu près ici, Malia ! En pointant du doigt un point au large des Antilles.

– Mais il n'y a que de l'eau ! s'étonna-t-elle.

– Presque, rétorqua Charles. Mais pas tout à fait, nous sommes sur une île que l'on appelait autrefois : Antigua !

Décidément, cette petite posait toujours de bonnes questions. Il devrait peut-être lui faire passer un test particulier, pour évaluer son intelligence.

– Pour être plus précis, nous sommes sur l'ancienne île d'Antigua, corrigea-t-il. Toutes nos tribus ont trouvées refuge sur d'antiques îles. Ainsi, Lanzarote abrite la colonie des Canaries, Tinian celle des Mariannes, Cabrera pour les Baléares et Molokaï héberge les Hawaïens.

Charles replia la carte pour ramener un peu de silence. Beaucoup de questions fusaient et il avait du mal à distinguer, de qui elles provenaient, au milieu de ce brouhaha.

– S'il vous plaît, calmez-vous, je ne peux pas répondre à tous en même temps, s'excusa-t-il, tout en faisant de grands gestes pour réclamer le silence. À l'interrogation, qu'est qu'une île ? poursuivit-il une fois le tumulte passé. C'est une terre entourée d'eau, ce qui était le cas pour l'endroit où nous sommes. Nos ancêtres ont choisi de fonder les colonies sur des îles pour s'isoler du reste du monde.

– Pourquoi donc ? demanda une voix anonyme.

– Par protection, expliqua le maître, ils étaient persuadés que le Chaos provoquerait des guerres et ne permettrait pas à l'humanité d'assurer sa survie. Seule une petite poignée d'humains pouvait s'organiser et repartir sur de nouvelles bases.

Dans l'assistance, les adultes hochaient gravement la tête, ils connaissaient les récits effroyables de survivants de cette époque.

– En réponse à une autre question, enchaîna Charles, effectivement nous ne sommes plus sur une île. Nous sommes désormais rattachés à Équatoria. Suite aux bouleversements engendrés par le Chaos que je vais vous expliquer avec cette nouvelle carte !

Il rangea prestement le document, pour couper court à une autre salve de questions et attrapa dans sa besace, un rouleau plus récent.

– Voici à quoi ressemble notre planète aujourd’hui, chuchota-t-il, tout en déroulant ce nouveau rouleau mystérieux. EQUATORIA ! clama-t-il fièrement, en présentant devant lui la carte dépliée aux plus jeunes, qui voyaient pour la première fois les contours de leur monde. Je m’excuse de ne pas pouvoir garantir l’exactitude du dessin des côtes sur l’hémisphère sud. Elle reste basée sur les estimations des pères fondateurs, avant le Chaos. Par contre, les nomades nous ont fait une description des côtes du Nord, assez précise pour pouvoir établir une carte.

Il désigna une large bande colorée de plusieurs teintes, bordée de bleu par le haut et le bas. De longues minutes, pour laisser à son public totalement captivé, le temps de voir le planisphère de leur monde.

– Avec le Chaos, c’est un bond en arrière de plusieurs millions d’années, sur l’échelle de l’évolution de notre planète, enchaîna-t-il. Nous replongeant dans une ère où la vie apparaissait sur cette Terre. Dans ce temps-là, elle ne comptait qu’un seul continent, expliqua-t-il. Vous remarquez les pointillés en noir ? Ce sont les contours des frontières de l’Ancien Monde. Voyez comme elles sont presque toutes submergées par les eaux. Maintenant, portez votre attention sur la partie continentale d’Équatoria, poursuivit-il en tournant la carte de gauche à droite afin que tous puissent l’observer. La couleur verte, le long des côtes, indique la zone viable. L’air y est respirable et l’abondance de la pluie, permet à la nature de se développer durant les périodes de l’aube et du crépuscule. Voyez comme elle longe l’océan sur une largeur de quelques dizaines de kilomètres seulement ! montra-t-il avec l’aide de son doigt pour suivre la bande de couleur. Ici se trouve la partie désertique, continua-t-il en désignant la lisière jaune du continent. Nos vaillants Coureurs, traversent actuellement, une infime portion de ce territoire pendant le Marathon. Cette contrée se nomme la zone aride, expliqua-t-il, à cause de son air raréfié et de l’absence presque totale de pluie. La végétation y est inexistante. Même les insectes ont déserté ces lieux, affirma-t-il sombrement.

Ce discours alarmiste ne visait qu’à décourager les explorateurs en herbe, téméraires et insoucians, qui voyaient comme un jeu de braver l’interdiction à se rendre dans les territoires arides. Seule la mort régnait en cet endroit.

Charles connaissait le goût de Zori pour des escapades secrètes dans ces contrées. Il savait que ce dernier ne le faisait pas par bravoure, mais

plus par son besoin de s'isoler. Le jeune garçon restant discret sur ces exploits solitaires, à quoi bon le dénoncer ?

– Beaucoup de villes de l'Ancien Monde se trouvent sur ce territoire et restent inexplorées. Seules, les plus proches ont été visitées par nos expéditions, reprit-il en reposant la mappemonde dépliée devant lui. Vous comprenez maintenant, la difficulté des pères fondateurs afin de dénicher des lieux susceptibles d'accueillir les survivants. La fiabilité de ces calculs restait très aléatoire et les avis divergeaient quant à la cartographie finale de notre planète. D'où la décision raisonnable d'essaimer plusieurs colonies, multipliant ainsi les chances de réussite, conclut-il tandis que des gouttes de transpiration perlaient sur son front.

La chaleur devenait étouffante, il plaignit les participants tout en se demandant, comment son jeune protégé s'en sortait à ce moment précis. Il ne devait plus être très loin de la mi-parcours.

GENÈSE D'ÉQUATORIA

Extrait de l'histoire des peuples du Nord par Charles, premier maître du Savoir, au jour 197

Le jour précédant le Chaos, plus de 7 milliards d'êtres humains peuplaient la terre. Quand celle-ci cessa de tourner définitivement, au bout de cinq jours-an, seuls quelques millions avaient réussi à survivre. Ce nombre continua à décroître, les jours-an suivants pour arriver à quelques dizaines de milliers.

Tous les organismes terrestres avaient du mal à faire face à la nouvelle donne et l'humanité se retrouvait en voie d'extinction, comme tant d'autres espèces avant elle !

Elle devait s'adapter rapidement, très rapidement à ce nouvel environnement et se confronter à son plus gros défi. Le Chaos, en une nano seconde reportée à l'échelle de l'existence humaine, avait radicalement changé le monde dans son aspect le plus basique. La dérive des plaques tectoniques alliée aux reflux des océans vers les pôles avait effacé comme un mauvais brouillon des millions d'années d'évolution. Fini les continents multiples séparés par de grandes étendues d'eau, subsistait un seul continent, faisant le tour de notre planète, bordé par deux océans, au nord comme au sud. Au centre de ce nouveau continent longeant la ligne équatoriale, une barrière montagneuse infranchissable, dénuée d'oxygène, séparait notre terre en deux hémisphères distincts, hostiles et inhospitaliers.

La durée du jour et de la nuit qui rythmaient notre quotidien, les repères de temps sur lesquels s'était bâtie l'humanité, s'étaient envolés ! Fini les journées de 24 heures ! Fini les 4 saisons ! Désormais, la vie devrait s'acclimater d'un jour interminable, accompagné de températures caniculaires, suivi d'une nuit au froid polaire, tout aussi longue. Une journée durant toute une année !

La douceur d'un climat tempéré, qui avait permis à tout un écosystème de prospérer et de coloniser cette planète avait disparu. Seuls quelques petits mammifères et quelques insectes pour la faune, des variétés de graminées et de lichens pour la flore, trouvèrent grâce sur ce nouveau territoire. Un biotope terrestre réduit à son strict minimum.

Dorénavant, les océans, moins bouleversés climatiquement, offrent un refuge pérenne aux créations de dames nature. Comme un retour aux sources, de ce que fut l'apparition de la vie sur cette planète.

7 millions d'années afin que l'Hominidé s'approprie cette terre pour en devenir la race dominante, affichant sa supériorité aux autres espèces, jusqu'à provoquer leurs extinctions. Au moment où il croyait pouvoir s'affranchir d'une planète devenue trop petite pour lui, en tournant son regard vers les étoiles, pour assouvir son besoin naturel de conquête. La plus grande catastrophe, depuis la disparition des dinosaures, mettait en pièces les certitudes humaines, lui signifiant combien son existence était fragile et précaire. Jalouse de voir, sa plus belle création lui échapper vers une nouvelle terre nourricière, notre planète avait trouvé un subtil stratagème pour donner une leçon à ce

fils ingrat, et lui rappeler son insignifiance.

Si la terre précédait la présence des hommes, elle survivrait aussi à sa disparition !

FOURNAISE

Une heure s'était écoulée depuis le départ du marathon.

Tout n'était que poussière et caillou dans ce paysage. Une fournaise presque sans relief, seuls quelques rochers épargnés par l'érosion de l'océan qui jadis recouvrait cet endroit, brisaient cette monotonie.

La respiration cadencée des Coureurs et le bruit de leur pas sur le sentier rocailleux troublaient le silence de cette nature hostile, dénuée de toute trace de vie. Sans surprise, Jason continuait de mener la course, en compagnie de son escorte habituelle. David et Miguel tentaient, tant bien que mal, de suivre le train imposé par leur leader.

– Allez les gars ! on garde le rythme, on n'a pas le droit de faiblir, encouragea Jason en se retournant vers eux, pour leur insuffler un regain d'énergie.

– J'ai les poumons en feu, on ne pourrait pas ralentir un peu, bredouilla David d'une voix saccadée par l'effort, tout en gardant la bouche grande ouverte, à la recherche d'oxygène.

– Si nous levons le pied, les autres vont nous rattraper, rétorqua Jason. Nous allons arriver au point de contrôle, tu pourras récupérer et boire un peu. Et toi Miguel, ça va ?

– Pour moi, c'est bon ! on continue, marmonna Miguel, conscient que sa réponse n'influencerait guère la détermination de Jason à tenir la cadence. Ce dernier ne se préoccupait que de son envie farouche de remporter la victoire.

Les températures grimpaient et la chaleur écrasante, en ce jour de solstice, avoisinait les 50 °. La brise maritime, rafraîchissant le village, faiblissait au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la côte. Les Coureurs s'approchaient des zones interdites, à la frontière des territoires arides. La température s'élevait, en même temps que l'air se raréfiait, rendant l'épreuve encore plus éprouvante. Les concurrents se retrouvaient dans les mêmes conditions respiratoires qu'un alpiniste gravissant les versants d'un pic de haute-montagne. L'embolie pulmonaire, combinée à la déshydratation, restait le facteur d'échec le plus probable pour la majorité des participants.

Depuis le premier marathon, 90 jours-ans auparavant, ce tracé demeurerait identique, toujours en direction des villes de l'Ancien-Monde, comme celui emprunté par les premières expéditions du jour-an 94.

Pas moyen de tricher ou de prendre un raccourci. Le tracé était aussi rectiligne qu'un fil à étendre le linge.

Pendant presque un siècle, les colonies avaient trouvé, dans les alentours proches, de quoi s'alimenter dans leurs besoins en matériaux, en combustibles ou en vivres. Comme des charognards, piochant dans

les vestiges de l'Ancien Monde, pour bâtir un nouveau. La nature demeure impitoyable dans son art de recycler les choses.

Les tribus nomades se contentaient de ratisser les côtes d'Équatoria durant leur parcours. Mais, toujours pressées par leurs besoins de suivre ou de fuir l'astre solaire, elles disposaient de peu de temps pour la prospection à l'intérieur des terres. Les colons se dévouèrent à cette mission périlleuse, dans ces contrées inhospitalières de l'Ancien Monde.

La colonie des Antilles avait privilégié pour sa zone de fouille les régions du sud, sud-ouest, qui traversaient ce qui fut la mer des Caraïbes. Les colons hésitaient toujours à se risquer dans le nord, fief des derniers barbares connus.

Les états de Floride, Caroline du Nord et du Sud, de la Géorgie et de la Virginie, fortement peuplées avant le Chaos, furent dans un premier temps des îlots salvateurs pour les cohortes de réfugiés fuyant le Nord envahi par les eaux. Mais les affrontements sanglants, inévitables devant les pénuries de toutes sortes, ne tardèrent pas à éclater.

Quelques rescapés de ces régions parvinrent à trouver un hospice au sein de la colonie. Ils leur décrivirent, comment les pratiques de cannibalisme s'étaient répandues dans les grandes villes, pour faire face à la disette de source de protéines. Comment des bandes armées s'étaient formées dans toutes ces régions, pour protéger ou piller les maigres provisions disponibles, tout en faisant régner la loi par la peur et la violence. Comme à l'époque du Far West et des bandits de grand chemin, le prix d'un homme se réduisit à quelques boîtes de conserve. Depuis ces récits effroyables, les colons rechignaient à explorer ces territoires situés au nord de leur colonie, de peur de tomber sur ces hordes sauvages. Elles laissaient cette tâche aux nomades, plus aptes à se défendre ou à fuir, en cas de danger.

Bien que distancé, Zori apercevait au loin le trio de tête. Pas d'affolement pour l'instant, la course sera longue et le temps joue pour moi, espérait-il. Accompagné de ces deux alliés de circonstance, Luke et Boris avec qui ils se relayaient à tour de rôle pour conserver une allure soutenue, il n'était pas isolé dans son aventure.

Des repères jalonnaient le tracé de l'épreuve, leur indiquant la distance parcourue et par déduction, le reste du chemin à faire. Cela lui permettait de gérer l'écart et de garder Jason en point de mire. En dépassant un gros rocher, sur lequel on avait récemment inscrit à la peinture blanche « 17 km », Zori réalisa qu'il avait effectué presque la moitié du parcours. Encore trois kilomètres avant de reprendre quelques forces ! songea-t-il avant d'entreprendre mentalement un rapide bilan de santé. Côté souffle, il gérait. La cadence lui convenait parfaitement et se sentait capable d'accélérer au besoin. Il ne ressentait aucune gêne physique. Seulement de la fatigue et le besoin de s'hydrater, ce qu'il aurait l'occasion de faire dans quelques minutes en arrivant au relais.

La chaleur ne le dérangeait pas trop, endurci par ses escapades solitaires dans le désert, au mépris des interdictions de Faustine, pour assouvir ce besoin viscéral de s'isoler de sa communauté, après une longue nuit, confiné à l'intérieur des hommitières. Loin de ces colons, pressés d'attendre le retour de l'Aube, tels des adorateurs du dieu solaire, ce qui rendait l'atmosphère anxiogène.

À l'air libre, il chassait quelques lézards, parfois des serpents. Seuls animaux capables de s'épanouir dans un enfer pareil. Zori les capturait pour les observer, avant de les relâcher. Comme lui, ces êtres rampants n'étaient que des survivants, pourquoi leur ôter la vie sans utilité ?

Manger de la viande était devenu un luxe inutile pour les peuples du Nord. Les océans leur offraient des ressources en protéines à profusion, sans avoir besoin de sacrifier bétail ou volaille. Les ânes, comme les bovins, devenus aussi rares que précieux, étaient plus utiles pour aider les agriculteurs dans leurs tâches qu'à finir grillés sur les plaques d'un four solaire. Les poules servaient à recycler les déchets tout en fournissant des œufs, ce qui était appréciable lors du confinement hivernal. Les animaux étaient redevenus le partenaire privilégié des humains, chacun assurant la survie de l'autre. Seules la maladie ou la régulation du cheptel justifiaient leur abattement, jamais le plaisir.

Si habituellement, Zori se cachait pour parcourir le désert, l'épreuve lui fournissait une occasion unique de gambader aux yeux de tous, avec la permission de Faustine de surcroît. Quel bonheur !

Mais de la réussite à cette épreuve, dépendait son désir d'évasion, de rejoindre les nomades. Cette appréhension de revivre une nouvelle nuit, terré dans les hommitières le transcendait à se surpasser. Les premiers instants nocturnes restaient toujours agréables, vécus comme une accalmie après les préparatifs harassants précédant l'hiver. Faustine ne laissait personne inactif durant cette période, répétant sans cesse que l'on aurait tout le loisir de se reposer pendant la longue nuit.

Un vrai tyran !

Pourtant cette dictature était acceptée et consentie par tous, car nécessaire à leur survie. Sous les ordres de la cheftaine, une équipe vérifiait la solidité du dôme de l'hommitière, ainsi que son étanchéité, sans oublier un examen méticuleux des trappes de ventilation.

Un élément vital de l'habitation, afin de renouveler l'air vicié, toutes les 12 heures. Pendant le confinement hivernal, les trappes étaient ouvertes quelques dizaines de secondes, le temps de laisser le vent glacial s'engouffrer dans tous les étages. Un moment enivrant, voir tonifiant, mais qui devait être bref, tant la température extérieure qui avoisinait les moins cinquante degrés, suffisait à vous réfrigérer le sang.

Zori, plus jeune, se délectait de ce moment. Fiévreusement, il guettait le signal de l'ouverture des panneaux de ventilation. Un bruit de corne

retentissait dans tous les étages de l'hommitière, prévenant les plus frileux et les plus fragiles, de se couvrir ou de se mettre à l'abri.

Lui au contraire se jetait dans les couloirs, bras ouverts, torse nu, pour recevoir ce courant d'air glacial, comme un électrochoc le ramenant à la vie. Cet instant de frénésie lui apportait un supplément d'âme, même si cette scène faisait hurler les guérisseuses, craintives qu'il attrape un coup de froid.

Faustine le réprimandait en vain, de peur que ce mauvais exemple ne se propage parmi les enfants de son âge, parmi lesquels se trouvait son fils. Si les autres colons étaient partagés entre l'amusement et la consternation, tous se rejoignaient sur le fait que cet enfant n'était pas normal !

Pendant cet enfermement contraint, la vie active de la colonie se mettait au ralenti, semblable à une ruche lorsque les petites abeilles ouvrières se reposaient enfin, épuisées par la période estivale. L'animation frénétique cédait la place à un moment de partage collectif et d'échanges. Une oisiveté, utilisée par les membres de la tribu, afin de se réunir et d'échanger. De permettre aux mères de recréer un semblant de cellule familiale, en s'occupant plus assidûment de leurs progénitures. L'occasion pour les enfants perturbés dans leur sommeil, par le jour perpétuel, de profiter d'un rythme plus adapté à leur épanouissement, dans un environnement plus apaisé, moins éprouvant pour les organismes.

Zori l'orphelin se retrouvait seul ou presque. Il partageait ses heures avec Charles, utilisant cette inactivité physique pour nourrir son intellect. Des heures à lire, à réfléchir et à écouter ce vieil homme raconter des récits d'autrefois, d'avant le Chaos.

Parfois, Julia, la sœur de Jason, s'asseyait avec lui autour de l'âtre de la cheminée de la salle du conseil, qui servait aussi de salle de classe au maître du savoir, durant la longue nuit. Autant pour profiter de l'histoire narrée par le vieil homme, que d'échapper aux jeux débiles de son frère jumeau.

Zori l'aimait bien !

Plusieurs fois, elle avait pris sa défense contre son frère qui tentait toujours de prouver son excellence et sa supériorité, sans cesse à tourner autour de lui, le provoquant dans des défis permanents, comme un mâle dominant cherchant à faire courber l'échine de son rival. La promesse de le dénoncer à leur mère, s'il ne cessait pas immédiatement son harcèlement, mettait Jason en rage, obligé de baisser pavillon devant la menace de sa sœur. Bien que Zori sache se protéger, il appréciait ce petit coup de pouce providentiel. Et puis elle était très jolie, ce qui ne gâtait rien. Sa compagnie ne le dérangeait pas, même si souvent, il ne s'apercevait pas de sa présence, tellement absorbé par les récits de Charles. Le monde d'avant l'intriguait tant, aussi absurde que fascinant.

Ô combien en opposition avec la vie monotone des colonies.

Ce confinement forcé, ce manque d'intimité, le rendait fou et seule la raison l'empêchait d'aller dehors, malgré le froid glacial, pour retrouver un bref moment de solitude.

Dès que les premières lueurs de l'aube perçaient ce voile de noirceur, il se précipitait discrètement à l'extérieur afin de s'aventurer au loin, à proximité de la zone aride. Tel un papillon de nuit attiré par la lumière, cet endroit morbide le fascinait depuis sa jeunesse, malgré l'interdiction du conseil de se rendre en ces lieux.

Dans la zone aride, se trouvaient les cités du monde d'avant si souvent décrites par les nomades. Charles leur avait montré ces villes démesurées, grâce aux photos de ses livres illustrés. Contrairement à leurs rares hommitières aux trois quarts enfouis, ces villes étaient constituées d'habitations à perte de vue, au milieu desquelles s'élevaient des constructions gigantesques, pointant vers le ciel.

Il désirait tant voir cela de ses propres yeux, et le seul moyen était de finir ce marathon !

– Zori... Zori !

– Oui, répondit-il enfin. Perdu dans ses pensées, il n'avait pas entendu Boris qui l'interpellait.

– Tu m'as fait peur, j'ai cru que tu étais en train de défaillir.

– J'étais ailleurs, s'excusa-t-il.

– Ouais, ce ne serait pas la première fois, rétorqua Viking sur le ton de la boutade. Sinon comment te sens-tu ?

– Ça va, je gère.

Satisfait par la courte réponse, Boris hocha la tête

La crinière de Boris était un peu moins bouclée que Zori, mais de la même couleur, jaune comme le blé, ce qui était une rareté dans les colonies. Le métissage, plus ou moins forcé, tendait à faire disparaître ce ton de chevelure, faisant d'eux des anomalies au sein de leur tribu. Les blonds disparaissaient de la surface de la Terre, et pour cette raison, les femmes hésitaient à couper cette toison longue et soyeuse, si semblable à la chevelure d'une fille. Si les blonds gardaient ce pouvoir d'attraction sur la gent féminine, cela lui avait attiré de nombreux surnoms plus ou moins agréables. Les garçons de son âge avaient les cheveux courts, plus pour des raisons pratiques que d'esthétismes. Seuls les hommes arboraient plutôt des tresses ou des dreadlocks, pour les moins soigneux, une fois adultes.

Boris était le fils de Björn, un membre des Fuyards de l'aube, et il n'avait jamais connu sa mère, décédée en couche. Le garçon se réclamait de la lignée viking, surtout depuis que Charles leur avait montré des gravures dans un livre, révélant une troublante ressemblance physique entre lui

et ces guerriers sanguinaires.

Le maître leur avait conté comment ces aventuriers féroces, mais ingénieux, avaient su affronter les grands froids, mais aussi de s'adapter aux fortes chaleurs, comme en témoignait leur conquête dans les pays d'orient. Ces marins émérites pouvaient naviguer sur de longues distances, dans des embarcations aussi légères que robustes. Mais leurs qualités ne s'arrêtaient pas à leur seule bravoure. Ils étaient aussi bons pêcheurs que fermiers. Sans nul doute que si le Chaos était intervenu pendant cette époque lointaine, ils seraient devenus les rois de ce Nouveau Monde !

Boris, plus par espièglerie que par conviction, s'affubla de ce surnom : « Viking ». Plus élogieux que celui de « fillette », comme certains aimaient à l'appeler, à cause sa chevelure. Plusieurs fois, Jason avait fait allusion à la prétendue « féminité » du Viking, encouragé par le manque de réaction notable de sa victime qui cachait son caractère volcanique, derrière un masque stoïque. Jusqu'à la fois de trop !

Boris répondit un jour, à sa moquerie, par un magistral coup de poing, propulsant Jason au sol. Heureusement pour lui, les adultes assistant à la scène, étaient rapidement intervenus en extirpant le fils de leur chef des griffes du viking qui lui avait sauté dessus pour finir le travail.

La punition qu'administra Faustine fut exemplaire, pour l'un comme pour l'autre. Toutes bagarres entre adultes étaient formellement proscrites dans les colonies, sous peine de bannissement pour les plus graves, celles qui finissaient tragiquement.

La préciosité de la vie ne pouvait être gaspillée pour des futilités. Dans ce sens, les pères fondateurs avaient veillé à la mise en commun des ressources, supprimant la notion d'argent et de troc, pour éviter les inévitables conflits et désaccords, liés à ces transactions. Pour remédier à une pratique qui durait depuis des siècles, les chefs successifs des tribus, aidés par le conseil des sages, s'évertuaient à attribuer équitablement les richesses entre les colons, selon les besoins de chacun. Aucun passe-droit n'était toléré pour éviter les erreurs du passé. Le partage, devenant une valeur non négociable, pour assurer la survie de l'espèce. Tout embryon de discorde et de désaccords était résolu par la médiation ou le vote.

Pour des broutilles infantiles, inutile de réunir le conseil, Faustine se chargea du jugement et de son application. Elle dénichait toujours, avec une efficacité redoutable, le châtiment adéquat !

– Puisqu'être une fille vous semble une insulte, proclama-t-elle devant toute la colonie réunie. Vous serez tous les deux confinés à des tâches féminines jusqu'à la célébration du crépuscule. Vous verrez qu'être une femme demande beaucoup d'effort et de courage, avait-elle souligné avec un rictus moqueur.

Après cette affaire, plus personne n'osa taquiner le Viking. Son ardeur

au combat fit oublier la longueur de ses cheveux blonds, qui devint un sujet sensible, voire tabou !

À part Charles, Zori n'avait que peu d'amis. Malgré toute l'affection qu'il portait au vieil homme, l'écart d'âge ne pouvait en faire son confident !

Son caractère solitaire et taiseux, préférant les livres à la compagnie des autres enfants, décourageait ceux qui tentaient de se rapprocher de lui. Une mise de côté, accentuée depuis qu'il était la tête de Turc de Jason et de ses sbires.

Aussi, lorsque cette querelle éclata, le Viking devint digne d'intérêt.

« Enfin, un qui ne se comporte pas comme un mouton, pensa-t-il à ce moment-là. »

Personne n'osait s'opposer à son ennemi intime, à part Julia. Mais une fille ne pouvait pas devenir son amie. Peut-être, pouvait-il trouver avec Boris, un allié commun dans sa lutte perpétuelle.

Lors de la punition reçue, suite à la bagarre, Zori décida de prêter assistance au Viking. Sans mot dire, ni explication, il collabora à l'accomplissement de ses tâches domestiques, comme si c'était normal. Boris, reconnaissant envers cette aide providentielle, accepta naturellement la contribution de ce garçon étrange qu'il ne se fréquentait pas vraiment. Zori était plus jeune d'un jour-an et ne partageait donc pas les mêmes jeux.

Mais dès ce jour, les deux enfants apprirent à se connaître pour finalement s'apprécier mutuellement et de forger une amitié indéfectible. Cette alliance commune, se révéla très vite bénéfique, dissuadant Jason et sa bande, de s'en prendre à l'un ou à l'autre.

Julia devint un temps la cible de leurs railleries et de leurs jeux moqueurs. Mais contrairement aux autres enfants, qui n'osaient répondre au fils de la chef, elle, s'en fichait éperdument !

Quelques coups de pieds dans les parties intimes de ses tourmenteurs les découragèrent très rapidement en les incitant à se trouver un objectif moins ardu !

Avec Boris, Zori le solitaire comprit alors que la camaraderie pouvait être agréable, à condition de côtoyer les bonnes personnes.

Un choix qu'il n'avait jamais eu à regretter !

– Et toi, tu te sens comment ? demanda-t-il à Boris.

– Ça va... je crois, répondit-il par saccade. Mais vivement le relais, je meurs de soif.

– Et toi Luke ? s'inquiéta Zori, en voyant son compagnon d'infortune, rouge écarlate.

Ce dernier ne réagit pas tout de suite. Tel un poisson hors de l'eau, il semblait chercher un peu d'oxygène.

– Je m'accroche... ne vous occupez... pas de moi ! bafouilla-t-il.

Zori et Boris se regardèrent. Sans avoir le besoin de formuler un mot, ils partageaient le même avis. Luke commençait à piocher dans ses réserves et ils craignaient qu'il ne finisse pas la course.

Cours d'Histoire Moderne D'Équatoria

Source : Encyclopédie du 23e siècle par le Professeur Sully

Chaos : jour 14

Durée d'une journée 24 h 12 min

Ralentissement de la rotation terrestre : 15 km/h.

L'ONU a officialisé le nom de la catastrophe comme étant celui du : « Chaos ».

Selon le communiqué officiel : « Nommer l'événement sera l'acte de leur lutte collective contre ce phénomène. »

Le décalage horaire est désormais d'une heure quarante-cinq minutes, mais par le biais des smartphones (1), de la télévision et des radios, l'heure est réactualisée quotidiennement.

Le trafic aérien est maintenant réduit à son minimum, avec un record de 850 accidents et de plus de 100 000 morts à travers le monde, sur les quinze derniers jours. La population boycotte ce moyen de transport devenu trop dangereux. Les compagnies aériennes tentent de riposter en remettant en service des vieux avions à hélices qui n'utilisent pas le système GPS comme méthode de navigation. Des pilotes à la retraite sont recrutés pour assurer la bonne utilisation de ce matériel plus ancien, censé apaiser la clientèle. En vain !

Les transports « terrestres », jugés plus sûrs, sont pris d'assaut par les voyageurs désirant se déplacer. Mais cette ruée provoque la saturation des lignes ferroviaires. Les billets de train atteignent de véritables fortunes aux marchés noirs. Ceux qui se rabattent sur les transports routiers sont aussi confrontés à la saturation du réseau. Partout, d'immenses bouchons bloquent les principaux axes autoroutiers. Sans parler de la pénurie des produits pétroliers, dont les cours s'envolent.

En France, les agriculteurs rejoignent les ouvriers dans leur mouvement contestataire. Le surcroît d'irrigation pour contrer la montée des températures diurnes et la mise en place de serres pour éviter le gel, occasionné par des nuits de plus en plus longues, augmentent le surcoût du prix de la production. Ils demandent des subventions substantielles auprès de l'UE (2) qui tergiverse devant l'inflation de la dette publique que cela provoquerait.

Le principe de la libre circulation des marchandises vole en éclat. Chaque gouvernement s'organise pour pallier la pénurie prochaine de certains aliments frais. L'Allemagne(3) et le Royaume-Uni (3) distribuent des tickets pour les fruits et les légumes qui font l'objet de rationnement.

Le gouvernement français incite les particuliers, par des campagnes publicitaires, à se réapproprier les gestes de nos anciens, en retrouvant

l'art de faire des conserves.

En Italie⁽³⁾ et en Grèce⁽³⁾, les méthodes naturelles comme la déshydratation des fruits et légumes ou bien la conservation dans de la saumure sont privilégiées.

Aux États-Unis, pays du marché libre, les survivalistes ⁽⁴⁾ en tout genre provisionnent les vivres en grandes quantités. Ils font flamber les prix, sans qu'aucune mesure ne soit prise pour limiter le stockage individuel.

Toujours aux États-Unis, une chose inconcevable arrive!

Une rupture dans l'approvisionnement de Coca-Cola est constatée dans plusieurs grandes surfaces américaines. Cette boisson, vendue moins cher que la plupart des eaux en bouteilles, à cause de l'inflation sur l'eau potable, devient un objet de convoitise.

À Atlanta, le siège de la firme fait l'objet d'émeutes sans précédent. La foule accuse les actionnaires d'alimenter la pénurie pour augmenter leurs bénéfices.

Cette information passionne les médias américains, un célèbre humoriste de cette époque, Jerry Seinfeld va détourner la maxime « Dollar as good, as Gold » en « Dollar as good, as Coca-Cola ».

(1) Appareil électronique de communication, devenu indispensable pour une très grande majorité de la population. (2) UE, organisme regroupant une partie des pays européens sous une politique commune. (3) Pays d'Europe, membre de l'UE. (4) Le survivalisme est un terme qui désigne certains groupes ou individus se préparant à une catastrophe future, locale ou mondiale.

LES COUREURS DU CRÉPUSCULE

Luther se redressa et leva la main, tout en se cramponnant à l'armature du véhicule, afin d'anticiper les soubresauts de l'engin lors de son arrêt imminent. Son pilote Bernie, assis à ses côtés, réagit immédiatement en tirant sur le manche de frein. Son action fit pivoter le mât, situé au milieu de l'autovent, ce qui eut pour effet de priver la voile du vent qui propulsait l'engin. Aussitôt, elle se dégonfla tel un ballon percé, provoquant un claquement sec et sonore. Alors que le véhicule ralentissait, il actionna une autre manivelle qu'il tourna frénétiquement pour enrouler la voile sur elle-même. Une procédure délicate, car il devait en même temps appuyer avec force de ses deux pieds sur les freins à patins, censés bloquer les roues. Quand l'engin eut suffisamment ralenti, il tira enfin sur la manette qui libéra deux grappins, situé à l'arrière du châssis. Tout heureux d'être délivrés, les ancres virevoltèrent un instant en rebondissant sur le sable, dans une série de soubresauts successifs cherchant désespérément à trouver une prise dans le sol, ce qui fut fait quelques dizaines de mètres plus loin. Le char s'arrêta net, tout en laissant derrière lui deux longs sillons, comme des griffures faites par un animal sauvage sur la peau fragile de sa proie.

Tel un balai synchronisé, répondant au signal de leur meneur, la longue procession d'autovents s'immobilisa à son tour, au milieu d'un concert de claquement de voile et de grincements en tout genre.

Ce vacarme soudain, détonnait dans cet environnement si paisible. Si jadis, ce tonnerre eut fait déguerpir les oiseaux et autres petits mammifères, si craintifs au moindre bruissement suspect, seul le silence, légèrement troublé par le ressac des vagues, répondait à cet écho artificiel.

— Bernie, passe-moi les jumelles, ordonna Luther sans regarder. Toute son attention restait fixée au loin.

Ce dernier avait déjà anticipé la requête, en plaçant dans sa main l'objet demandé. Si ses yeux pouvaient le trahir, surtout face au coucher de soleil qui plongeait le sujet de son observation dans un contre-jour éblouissant, la longue-vue lui permettrait un examen plus détaillé.

Les nomades ne s'émerveillaient plus de ce spectacle crépusculaire, inondé en permanence de cette lumière rouge-orangé qui avait tant inspiré les maîtres oubliés du fauvisme, dans le monde d'avant. Pendant la tournante, désignation que les itinérants avaient donnée à leur circuit jour-annuel autour d'Équatoria, la tribu courait sans relâche après l'astre solaire qui tentait de se cacher derrière l'horizon, le rattrapant parfois pour se laisser distancer aussitôt.

Ce jeu du chat et de la souris n'avait d'autre but que de profiter de la douceur du coucher du soleil. La période où les températures baissaient,

suite à un été de presque six mois de l'ancien-temps, et redevenaient plus clémentes, avant que le froid de la nuit ne plonge, de nouveau Equatoria, dans la fraîcheur polaire.

Bien que belle, cette lumière pouvait être trompeuse, donnant aux reliefs des allures menaçantes dès que leurs ombres s'allongeaient.

Au loin, la série de monticules, sujet de son observation, n'était autre que l'ancienne île de Santa Catalina. Un refuge qui devait abriter la tribu nomade, durant quelques jours. Une halte rendue obligatoire lors de leur passage jour-annuel depuis que le conseil avait décidé de réhabiliter cette colonie abandonnée.

Situé au large des côtes californiennes, le site surplombait l'océan par son versant nord. Au pied des falaises, l'on pouvait encore distinguer les vestiges d'Avalon. La seule ville de l'île, partiellement engloutie sous les eaux et qui abritait presque, la totalité de la population, avant le Chaos.

Les nomades arrivaient par le sud-ouest, sur une immense étendue sableuse parsemée de rochers sur lesquels s'agrippaient encore des coquillages, depuis longtemps desséchés, mais qui témoignaient de la présence récente de l'océan.

Comme gravée dans sa mémoire, Luther connaissait parfaitement la typographie de cette butte accidentée, de quelques kilomètres de longueur. Balayant consciencieusement l'horizon, un rituel pour les chefs nomades qui s'approchaient d'une terre autrefois habitée. La prudence devait être une seconde nature pour un leader respectueux de ses hommes. Du moins, c'était sa vision du commandement. Il cherchait la trace de quelque chose d'inhabituel, comme dans un jeu des sept erreurs. Il s'attarda sur le sommet du massif, l'endroit le plus haut sur lequel, les nomades avaient rebâti le village censé accueillir leur nouvelle colonie, la future sixième tribu des peuples du Nord !

Luther tressaillit, avant de se fixer tel un chat sur sa proie.

– Que se passe-t-il ? Questionna Bernie, attentif et inquiet, de voir son chef ainsi sur le qui-vive.

Ce dernier ne répondit pas de suite, préoccupé à scruter le paysage.

– Je ne sais pas, il me semble avoir vu quelque chose qui bougeait en direction du camp, chuchota-t-il dans un murmure. Comme si le son de sa voix pouvait être entendu de l'île, pourtant si lointaine.

– Peut-être la bâche de protection du chantier s'est détachée ? Tenta de rassurer son chauffeur.

– Non, si c'était la bâche, je la verrais encore ballotter dans le vent, objecta-t-il soucieux.

Après quelques minutes d'un silence pesant, Luther baissa les jumelles.

– Il m’avait semblé apercevoir comme une ombre, une silhouette se tapir au sol, mais peut-être que mon imagination m’a joué un tour, tenta-t-il de se convaincre.

– Tu sais que l’on n’a pas vu de pillards depuis au moins cent cinquante jours-an, affirma Bernie sur le ton de la plaisanterie pour détendre l’atmosphère.

– Mais pour autant, nous n’avons aucune preuve de leur totale disparition et nous devons rester sur nos gardes, répliqua-t-il. Si nous avons évolué depuis le Chaos, inventé les hommitières pour nous loger, fabriqué des autovents pour nous déplacer, qui te dit que les barbares n’ont pas su s’adapter.

Bernie se mordit les lèvres. En voulant être réconfortant, il avait bien malgré lui, soufflé sur les braises de l’inquiétude qui consumait son chef.

– Non, mais je voulais dire, bafouilla-t-il.

– Je sais que tu plaisantais, Bernie, ne t’excuse pas, rassura Luther en l’interrompant. Mais n’oublie jamais que l’absence de preuve, ne justifie pas la disparition des Barbares, peut-être sont-ils devenus plus malins, tout simplement.

Luther se rassit dans le véhicule et rangea les jumelles dans la boîte à gant de l’autovent.

– Charles m’a raconté comment les religions gouvernaient le monde d’avant, reprit-il en plongeant son regard d’acier dans celui de son chauffeur. Tu veux connaître leur principal argument pour attester de l’existence de Dieu ?

Bernie haussa les épaules, s’économisant d’une répartie inutile, tant il savait que Luther lui donnerait la réponse quoiqu’il arrive.

– C’est que personne ne pouvait prouver que Dieu n’existait pas ! révéla fièrement Luther.

– C’est con, s’étonna le chauffeur incrédule. Et les gens y croyaient ?

– Ils ont fait bien plus que le croire, ils se sont entre-tués pour cette idée ! affirma Luther. C’est aussi une des raisons pour laquelle les pères fondateurs ont interdit l’enseignement et la pratique de la religion au sein des colonies, confinant la foi à une conviction intime.

– Parfois, j’y crois et parfois non, avoua Bernie. En fait, ça dépend si ça m’arrange ou pas.

Luther éclata de rire, reconnaissant bien là, le côté pragmatique de son compagnon.

– Sinon pour revenir aux pillards, reprit Bernie, tu crois qu'ils auraient attendu tout ce temps pour nous affronter et tenter de nous voler ?

– Cela peut paraître improbable, reconnut son chef. Mais dans le monde d'avant c'était une île isolée du continent, précisa-t-il, qui devint trop facilement accessible par voie terrestre, avec le retrait des océans. Les colons en place avaient surmonté la période du Chaos, mais ne purent se défendre face aux barbares de Los Angeles, qui exploraient toujours plus loin à la recherche de nouvelles ressources.

– Oui, je connais l'histoire, coupa Bernie. L'île ne possédait pas d'infrastructure militaire, faisant d'elle une cible facile et convoitée, par ces hordes d'anges de la mort poussées par la faim et le désespoir et qui leur est tombée dessus par surprise, rabâcha-t-il sur un ton laconique.

– Ne plaisante pas, Bernie. Nombre de ces gens disparus auraient pu être nos hôtes, aujourd'hui, se fâcha-t-il.

– Tu as raison, je ne voulais pas être irrespectueux, mais c'est juste que cette histoire me rappelle les longues nuits de ma jeunesse, se justifia-t-il penaud. Tu n'as pas subi les sermons sans fin de Christianno, notre maître du savoir de l'époque.

– Celui qui a précédé Ramos ? demanda Luther.

– Celui-là même, confirma son pilote, il était très vieux et il nous racontait l'histoire des colonies, comme une rengaine. Je pense qu'il radotait, s'amusa-t-il.

– C'est vrai que certains cours peuvent être rébarbatifs, approuva Luther en repensant aux leçons d'algèbre, une torture !

– Je n'arrive pas à imaginer la barbarie des hommes dans un monde à l'agonie, les poussant à des actes extrêmes, comme le pillage et le cannibalisme, plutôt que de s'entraider pour survivre, confia Bernie. J'ai toujours pensé que Christianno exagérait, jusqu'à ce que j'intègre les nomades et que je découvre de visu les anciennes cités, lors de ma première tournante.

– Pour moi aussi, cela fut un choc avoua le Chef. J'ai compris pourquoi cela avait été un échec, en constatant la grandeur des villes et de ses bâtiments gigantesques. Le nombre, l'entassement, comment nourrir tous ces gens ?

– Bâtir nos colonies à l'écart du monde civilisé, loin des métropoles nous a permis de survivre, approuva Bernie.

– Nous devons garder la sagesse de nos pères fondateurs, reprit Luther après une pause. L'histoire se répète toujours et nous autorise parfois d'anticiper certains problèmes, car l'improbable ne doit jamais être négligé, prévint-il en dévisageant son voisin. Tu étais là le jour où nous avons trouvé Zori, non ?

– Oui, je m'en souviens, confia-t-il. Donc, tu penses vraiment que les barbares n'ont pas tous disparu ? s'étonna-t-il.

– Cela paraîtrait incroyable, mais il ne faut pas écarter cette éventualité. Nous avons tous fait pour les éviter, peut-être qu'eux aussi.

Sinon, comment expliquer la trouvaille d'un bébé au milieu de nulle part ?

– Dans le monde d'avant, ils auraient peut-être vu une intervention divine, rajouta Bernie en se fendant d'un sourire.

– Nous devons rester vigilants. Nous sommes des explorateurs, pas des guerriers, lâcha Luther d'un air songeur, en ignorant le trait d'humour de son compagnon, trop absorbé par son raisonnement.

– Si des barbares nous tombent dessus, on risque de faire pitié avec nos arcs et nos couteaux, bougonna le pilote. Espérons que nos autovents nous permettront d'être les plus rapides, en détalant comme des lapins ! ironisa le pilote. « Les lapins-Coueurs du crépuscule », voilà le nouveau nom de notre tribu, ponctua Bernie dans un bel éclat de rire.

– Qu'est-ce que vous foutez, les hommes s'impatiente !

Ils tressaillirent, comme deux gamins surpris en train de faire une bêtise. Cette voix autoritaire, il ne la connaissait que trop bien. Andréas, le maître du temps, se tenait à côté du véhicule, agacé d'avoir été obligé de descendre de son autovent pour s'enquérir auprès de son chef, sur ce ralentissement. Celui que certains appelaient « Chronos », dans son dos, tant il se montrait tatillon sur le respect des horaires, n'avait qu'une hâte. Celle d'arriver le plus vite possible à la colonie, pour se reposer de cette longue route, effectuée depuis Hawaï.

La fonction d'Andréas ne se limitait pas seulement à donner l'heure. Un exercice bien plus difficile qu'il n'y paraissait, tant la notion de temps pour les nomades n'était pas la même que pour les sédentaires. Dans les colonies, la tribu cadencait sa journée par douze heures de travail, suivi de douze heures de repos. Mais les Coueurs comme les Fuyards ne se basaient que sur des indications géographiques, de par leur position au soleil pour estimer l'heure. Certes, Andréas possédait une montre à gousset, mais il ne l'utilisait que pour limiter les heures de repos ou de voyage, en fonction de leur progression. Le plus important restait de suivre l'évolution de l'astre céleste qui donnait le timing et permettait aux hommes de jauger l'avancée du jour ou de la nuit.

Le soleil restait aussi le principal point de référence géographique. Les boussoles ne servant plus à rien. Le noyau terrestre, attribuant un sens aux pôles magnétiques ce qui indiquait le nord avec exactitude, avait été perturbé, depuis la fin de la rotation planétaire. Les hommes avaient littéralement perdu le nord !

Le soleil restait donc l'unique repère de direction et de temps, si l'on savait jauger son avancée. Donner l'heure n'était pas qu'un simple rôle honorifique, mais une vraie responsabilité qui faisait du maître du temps, le bras droit officieux du chef.

Andréas avait la particularité d'être le prédécesseur de Luther, au commandement des Coueurs. Sa grande expérience de la route, et des

difficultés à surmonter durant la tournante, lui conférait une autorité naturelle auprès des hommes de la tribu nomade. Luther ne dérogeait pas à cette règle, et écoutait attentivement l'avis de Chronos, même si ce dernier passait la plupart de son temps à râler et à pester, contre tout ce qui l'entourait.

En deux siècles, les tribus itinérantes possédaient une cartographie, assez complète de la zone côtière d'Équatoria. Ils connaissaient les routes fiables à emprunter, ainsi que des voies de secours, si jamais un imprévu arrivait, une mauvaise surprise à contourner, un retard à rattraper. Les reliefs accidentés, tout comme les parties du trajet au vent défavorable, obligeaient souvent les nomades à mettre pied à terre, pour pousser leurs véhicules, parfois sur plusieurs dizaines de kilomètres, avant de retrouver des conditions propices à leurs pérégrinations, Chronos était le garant du respect de l'horaire afin de rester dans cette zone de confort du crépuscule et d'éviter de se faire piéger dans les difficultés à venir. Trop d'avance exposait les nomades à la canicule, mais trop de retard pouvait se révéler plus dramatique. Rouler dans l'obscurité, tout en étant soumis à des températures polaires, s'avérait tout aussi périlleux et dangereux, pour la tribu tout entière.

Luther décida d'informer son vieil ami, du sujet de son inquiétude.

- J'ai cru apercevoir du mouvement aux abords de la colonie.
- Tu es sûr? s'étonna Chronos, oubliant instantanément son agacement. Tu as vu ce que c'était?
- Non justement, c'était très fugace, expliqua le créole. Avec le soleil en contre-jour, difficile de vraiment distinguer...
- Le vent peut-être? Tao a dû mal fixer la bâche, l'interrompt Andréas pour le rassurer.
- Non, ce n'est pas ça, réfuta Luther qui essayait de garder sa sérénité. Cette histoire de toile commençait à l'agacer. Envoyons deux éclaireurs en reconnaissance, pour être sûr qu'il n'y a aucun danger, décida-t-il.
- Je vais ordonner aux hommes de mettre pied-à-terre, et de monter les tentes afin de se reposer à l'ombre, en attendant leur retour, proposa Chronos en faisant demi-tour, pour relayer le commandement au reste de la troupe.
- Précise-leur que la halte sera courte, rajouta Luther, qui ne comptait pas s'éterniser dans le sable.
- Pied à terre, on bivouaque ici quelques heures! hurla-t-il à l'intention des plus éloignés tout en gesticulant.

Dans la foulée, Luther interpella les éclaireurs attirés.

– Hans et Peter! cria-t-il pour les faire venir auprès de lui. Allez jeter un œil au village, leur murmura-t-il, une fois ces derniers à l'abri

d'oreilles indiscrètes. Soyez prudents !

Les deux hommes le quittèrent sans poser de questions, pour rejoindre l'autovent le plus proche. La méfiance excessive, à laquelle Luther ne dérogeait jamais, ne les étonnait pas de cette reconnaissance inhabituelle.

Le créole les regarda s'éloigner, la main en casquette sur son front pour atténuer la réverbération du soleil couchant, attendant que l'engin disparaisse derrière les premières buttes de Santa-Catalina. Immobile, vêtu d'une toge blanche qui contrastait avec sa peau couleur d'ébène, il ressemblait à une statue grecque figée dans son éternité.

Comme la majorité des nomades, sa morphologie athlétique, dotée d'une musculature fine et saillante, laissait supposer sa grande endurance à l'effort. Les tournantes successives avaient sculpté ce corps à la serpe, tel un valeureux marathonien des courses de l'Ancien Monde.

Une petite étoffe recouvrait son crâne rasé, le protégeant de la chaleur torride, à la manière des Sarahouites. Les températures demeuraient fortes et le soleil ardent. Les Coueurs avaient pris de l'avance sur l'horaire, en prévision de leur halte prolongée dans l'ancienne colonie. Sa tête, ainsi enrubannée, lui évitait le désagrément, que les perles de sueurs se formant sur son front, ne viennent troubler sa vision.

Un tatouage recouvrant une partie de son visage, à la façon des tribus maories, conférait à son expression une gravité surnaturelle. Cette sensation se renforçait par le bleu azur de son regard. Une mixité étrange, affirmant son grade aux yeux de tous, comme si son caractère autoritaire ne suffisait pas.

Si les colères de Luther demeuraient rares, elles n'en étaient que plus redoutées. L'intégralité de ses hommes le respectait profondément pour son pragmatisme. Leur commandant n'hésitant pas à trancher dans le vif, si la situation l'imposait. Appliquant sans transiger les préceptes du serment d'intronisation que tous les nomades connaissaient par cœur.

« Si la terre ne tourne plus, alors tournons autour d'elle.

Nous sommes Nomades, nous sommes les Coueurs du crépuscule

Nous arpentons Équatoria, pour le bien-être des peuples du Nord.

Notre vie ne nous appartient plus, la tribu devient notre vie !

Nous en sommes le cœur et notre chef, le cerveau.

Il commande, j'obéis sinon je péris »

À 39 jours-an, il commandait les Coueurs, depuis 12 jours-an !

Son mandat toucherait bientôt à sa fin. Encore deux jours-an avant que le 24e grand conseil ne nomme un nouveau chef, comme la loi l'exigeait.

Que ferait-il par la suite ? se demandait-il souvent. Accompanyerait-il quelque temps sa tribu nomade pour prodiguer quelques conseils à son successeur, comme le faisait Andréas avec lui ? Continuer à vivre cette

vie d'errance le satisfaisait malgré l'éloignement familial, le rendant mélancolique à certains moments. À chaque retour aux Antilles, le même constat revenait.

Son fils toujours plus grand, plus fort !
Sa fille toujours plus belle et plus intelligente !

16 jours-an déjà, sans voir ses enfants grandir. Ce regret avait failli le faire basculer dans la sédentarité, à plusieurs reprises. Personne ne le lui aurait reproché. Certains nomades choisissaient volontairement de redevenir un colon, pour assumer ses devoirs paternels.

Faustine arrivait à le convaincre de garder ses fonctions, le persuadant qu'il deviendrait fou et aigri à rester enfermé durant la longue nuit.

Tel un chat féral, après avoir connu la liberté, difficile de revenir à la vie domestique.

Luther se voyait comme une plante, s'épanouissant à la lumière perpétuelle du soleil, irradié de ses rayons bienfaiteurs. Tel était son destin.

Son fils ne tarderait plus à le rejoindre, dès qu'il aurait réussi l'épreuve du marathon. Cette promesse de passer du temps ensemble et ne plus se contenter de quelques jours, le remplissait de joie et l'encourageait à continuer son voyage. À ses côtés, son garçon découvrirait ce monde, si vaste, si plein de surprises. Tranquillement, il pourrait lui transmettre son expérience de la route et du commandement.

Luther n'envisageait pas un instant que son fils put échouer à ce test qu'il avait jadis brillamment remporté. Les chiens ne font pas des chats, reprenant à son compte un dicton qu'aimait répéter sa douce épouse.

L'autovent des éclaireurs venait de disparaître de son champ de vision, pour accéder au village. Un sentier sur la face sud, invisible depuis leur position, grimpait jusqu'à la colonie en travaux.

En attendant leur retour, il rejoignit le reste de ses hommes. Gagnés par une effervescence joyeuse, ils s'affairaient à préparer le débarquement. Après des heures de route dans ce paysage lunaire, cette pause serait la bienvenue. Ils venaient de traverser tout le Pacifique, des jours à slalomer au milieu de dunes et de rochers à perte de vue, sans la moindre trace de l'activité humaine. Une partie de la tournante, aussi fatigante que monotone.

Les nomades suivaient une route, empruntée par les expéditions précédentes, dont ils ne s'écartaient que rarement. Dans cette zone dépourvue d'infrastructures routières, recouverte par des kilomètres d'eau avant le Chaos, le fond était loin d'être plat. L'océan s'était retiré pour laisser place à un enchaînement chaotique de massifs rocaillieux, et de ravins abyssaux, qu'ils devaient contourner. Un voyage sur un sol accidenté, aussi harassant pour les hommes que pour les machines et qu'ils s'évertuaient à traverser, le plus rapidement possible.

Sur les nouvelles cartes d'Équatoria, établis par les nomades, ils désignaient cet endroit comme le «Sahara Pacifique». Un hommage au désert Africain qui lui aussi avait été recouvert d'eau à une période plus ancienne, avant de se transformer en un désert chaud et aride. Désormais, ce dernier se retrouvait en grande partie en altitude, devenant un territoire, aussi glacial qu'infranchissable, en se rapprochant de l'Équateur. Sans nul doute, les océans de l'Ancien-Monde ressembleraient au Sahara originel, dans quelques milliers d'années. Une fois que l'érosion du vent et de la pluie adouciraient les contours saillants des rochers, pour les recouvrir de sable, comme un linceul mortuaire.

Dans ce secteur, peu de choses utiles à récupérer, pas de matériaux, pas d'hydrocarbure, pas de vivres de l'Ancien Monde. Seules les épaves gigantesques des bateaux de guerre, et autres navires de l'ancien-temps, jalonnaient leur parcours et rompaient la monotonie du voyage.

Lors des premières tournantes, les nomades en explorant ces malheureux vestiges de conquêtes, et de conflits oubliés, se retrouvèrent totalement ensevelis, sous la rouille et le sable de la coque qui s'était effritée sous leur poids. Tellement curieux de dénicher des trésors perdus, dans ces géants de ferrailles, certains devinrent une tombe pour les plus intrépides.

Luther abordait ces anciennes parties océaniques toujours avec inquiétude. En cas de pépins mécaniques, aucun relais, aucun refuge ne s'offrait à eux pour les héberger durablement. Ne leur laissant que deux alternatives. Soit, rebrousser chemin vers la colonie la plus proche, soit à atteindre le plus rapidement possible, la suivante.

En prévision de ce danger, les nomades effectuaient un gros travail de maintenance des autovents, dans la colonie des Antilles et celle d'Hawaï. Les deux villages qui précédaient la Sahara Atlantique et le Sahara Pacifique. Le créole gardait une préférence pour la tribu d'Hawaï, pourvue des meilleurs mécanos des peuples du Nord. Ils avaient préservé cette faculté à réparer, et bidouiller toutes les machines qui leur tombaient sous la main, avec le souci de les adapter aux conditions de voyage des nomades. Des autovents toujours plus légers, tout en conservant une robustesse, indispensable aux rudesses des parcours accidentés qu'ils empruntaient. Les anciennes bases militaires, nombreuses dans les alentours, étaient riches en pièces mécaniques et en outils.

Luther se sentait soulagé d'accoster enfin sur les côtes du continent américain, toujours vécu comme un événement et fêté comme il se doit, par l'intégralité de ses hommes, conscients des risques de la traversée. Tous s'activaient gaiement dans la perspective de profiter du refuge de Santa Catalina pour quelques jours.

Certains avaient sommairement déployé les tentes pour bénéficier d'un peu d'ombre, en attendant le retour des éclaireurs. D'autres étaient partis pêcher, sans trop s'éloigner de la côte, devant la promesse d'une